

STAFF BENDA BILILI TRÈS TRÈS FORT



Staff Benda Bilili

“Très Très Fort” craw51

Pressbook France

crammed  *discs*

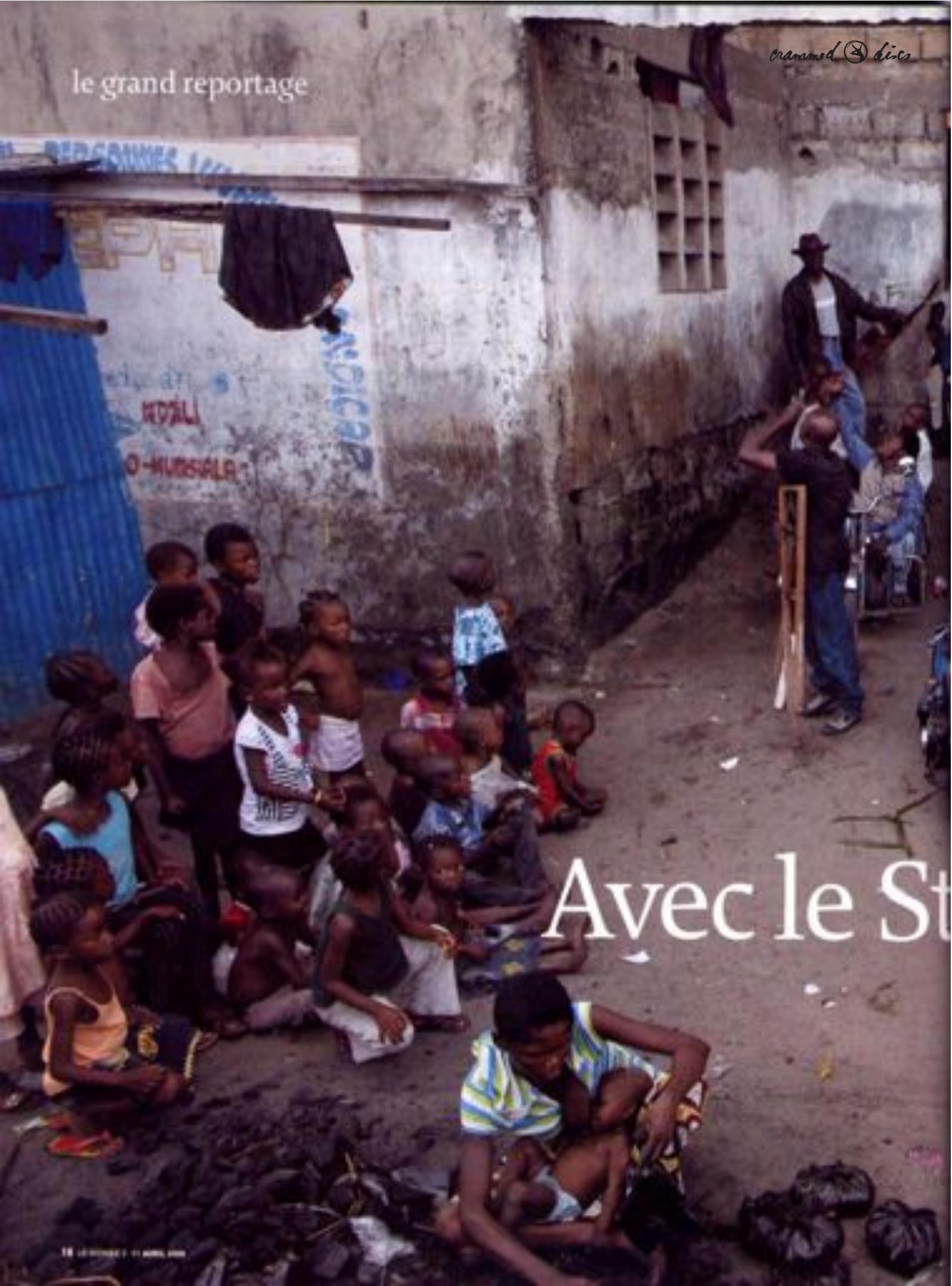
www.crammed.be

Table of contents

- 1) Le Monde feature (pp. 3-10)**
- 2) Libération feature (pp. 11-17)**
- 3) Le Monde feature (pp. 18-19)**
- 4) Libération feature (p. 20)**
- 5) Les Inrockuptibles feature (pp. 21-22)**
- 6) Cosmopolitan feature (p. 23)**
- 7) Télérama feature (pp. 24-25)**
- 8) Courier International feature (p. 26)**
- 9) Le Journal du Dimanche feature (p. 27)**
- 10) Marianne feature (p. 28)**
- 11) Vibrations feature (pp. 29-35)**
- 12) World Sound feature (pp. 36-40)**
- 13) Jeune Afrique review (p. 41)**
- 14) Vibrations review (p. 42)**
- 15) Trax review (p. 43)**
- 16) Mondomix review (p. 44)**
- 17) L'Optimum review (p. 45)**
- 18) The Africa Report review (p. 46)**

le grand reportage

cransod  bis



Avec le St

Très, très fort ! Le titre
du premier album et le cri
de ralliement du Staff Benda
Bilili, ici au Centre
des handicapés du quartier
de N'Dali, à Kinshasa.
Photos Noël Quidu
pour Le Monde 2

Ils sont handicapés, survivent
dans les rues de la capitale
congolaise et s'appêtent à
conquérir le public européen
avec leur musique matinée
de funk et de reggae. Nous avons
suivi la troupe déginglée
du Staff Benda Bilili – « au-delà
des apparences » – dans les rues
défoncées de la métropole
africaine. De notre envoyé spécial
à Kinshasa Yann Plougastel

Staff de Kinshasa. sur un air de rumba



Théo, le roi de la débrouille.

Originaire d'une bonne famille ruinée à la chute de Mobutu, ce fan de James Brown et de Bob Marley est un des chanteurs du Staff. Un as aussi du système D : il n'a pas son pareil pour trouver de l'électricité.

Ricky, le meneur.

Le chef du Staff, à l'origine du groupe, a eu le polio à 5 ans. Très vite il a appris à ne compter que sur ses propres forces. De la mécanique à la couture, il sait tout faire.

Tout le Staff était là. Ceux qui sillonnaient la ville, juchés sur d'improbables mobylettes Peugeot. Ceux qui la traversent avec d'intraçables motos Yamaha. Les cabolots de pesa, les revendeurs de cigarettes ou de Coca. Ceux qui vivent dans la rue, avec des femmes dans chaque quartier et ceux qui ne mangent pas, sapés comme des milords d'ici-bas... Ricky avait sa casquette en cuir noir bouilli. Koko grattait sa guitare sans rien dire. Djouana, comme d'habitude, se mariait. Théo, planqué derrière des lunettes noires, chantonnait un truc de Bob Marley. D'un seul coup, Ricky a hurlé : « Staff Benda Bilili ! » Et le reste du gang a embrayé, en levant le poing : « Très, très fort... » Un cri de guerre. Un slogan pour conjurer le sort. Un pied de nez au quotidien. Et ça a démarré. La sono fatiguée satureit méchamment. Basta. Au programme, rumba. Et bises. Jusqu'au bout de la nuit...

D'un seul coup, comme du temps de sa splendeur dans les années 1970 où s'y inventait toute la musique africaine, Kinshasa redevenait Kin-la-joie, Kinlézesse, « une citadelle-rose, bâtie sur une nuit de rose » comme le note l'écrivain Vincent Lombardi Kalimasi. Adieu, le temps d'une danse et de mélodies sans fin, l'actuelle Kin-kiadi, Kin-la-tristesse, Kin-la-poubelle. Nous étions à NTJili, un des quartiers les plus excentrés et les plus turbulents de la capitale de la RDC. Et comme chaque dimanche soir, le Staff répétait dans la cour poussiéreuse de la Terrasse Gentils-Gentils, un de ces ngandas, sortes de petits bistrot de rue constitués de trois chaises et de deux tables, où les Kinsois boivent de la bière Primax en commentant les derniers développements de l'imaginable article 15 de la Constitution congolaise, devenu la charte d'une ville au bord du désastre : « On se débrouille... »

Justement, question débrouille, les membres du Staff Benda Bilili sont des as. Des Léonard de Vinci de la survie. Des Picasso du système D. Le corps désarticulé par la polio, les membres atrophiés par la maladie, ils vivent dans la rue depuis tellement longtemps qu'ils maîtrisent tous les codes d'une cour des Miracles de 8 millions d'habitants, immense architecture de délabrement et de pourriture. Le jour, vendeurs à la sauvette de drogues de contrebande, ils zigzaguent au milieu des embouteillages, entre des flics désespérés qui tentent de régler la circulation et des ouvriers chinois qui cherchent à séparer des avenues défoncées par les pluies diluviennes et plus de quarante ans d'incompétence gouvernementale diverse. La nuit, mendiant à pétrolettes charnariées et customisées façon Tony Rider des tropiques, ils font la manche devant les restos pour blancs en posant le refrain... Le reste du temps, ils sont musiciens. Depuis toujours. Et pas du genre manchots.

Jam avec le Staff

Il y a un an, Damon Albarn, le leader de Blur, un des musiciens les plus inventifs du rock anglo-saxon, en a fait l'expérience. Il était en République démocratique du Congo avec Amadosa, d'Amadosa à Mariam, et les musiciens de Massive Attack pour développer son association, Africa Express, destinée à populariser la musique africaine dans le monde anglo-saxon. Un soir, tout ce beau monde jamaa avec le Staff. « C'était un moment parfait, qui résumait tout ce pourquoi le voyage d'Africa Express en RDC avait un sens : quelques-uns des musiciens les plus respectés d'Afrique et d'Occident jouaient avec un orchestre formé de paraplégiques sans domicile fixe (...). Improvisé, chantante parfois au bord du kouch, leur musique n'en était pas moins étonnamment belle », nota un journaliste de The Independent, qui avait assisté à la rencontre... « A Kin, dans chaque maison, il y a un musicien. Ici, la réalité c'est

le son, la musique. Kin, on ne la voit pas. Mais on l'écoute », m'a expliqué un soir, en veine de confidence, Ricky.

Ricky, c'est le chef du Staff, 57 ans, dans un pays où l'espérance de vie, pour un homme, est de 47 ans... Un torse de luma. Un regard de momeur. Une voix de charmeur. Une philosophie : « Savoir ce que parler veut dire. » Il a toujours vécu à Kinshasa, mais grâce à son père, soldat, originaire de Kisangani, il connaît les rythmes du Haut-Congo. A 5 ans, lorsque la polio lui est tombée dessus, il a douté. Un instant. Puis il a décidé que « même si la vie est dure, il ne faut jamais baisser les bras, il faut se battre ». Pour nourrir sa mère, puis ses nombreux enfants, il a appris, à l'école de la rue, l'ajastage, la couture, la mécanique. Et des trucs moins catholiques comme les trafics d'alcool ou de cigarettes autour du Beach, le bac qui relie Kinshasa et Brazzaville, car de l'autre côté du fleuve, peu taxées, ces marchandises coûtaient moins cher.

A l'époque, le maréchal Sese Seko Mbobutu, qui tint pendant trente-deux ans sous une poigne de fer un pays rebaptisé Zaïre, fermait les yeux sur cet import-export quelque peu illicite. Il encouragea même les cabossés de la vie à se constituer en une sorte de syndicat, la Plateforme pour la réinsertion des handicapés dans les métiers, et les dispensa du règlement de toutes taxes.

C'est au Beach que, devenu président d'une des associations regroupées au sein de la Plateforme, Ricky ren-

contra Koko, une autre force de la nature, 52 ans. Sept enfants. Charpentier de son état. Des épaules de fort des Halles. Des bras larges couvrent le Zambéze. Des batteurs en guise de mains qui, pourtant, sur un manche de guitare, se promènent avec une élégance de gentleman. Parce que Koko, lorsqu'il arrête de participer à des championnats de bras de fer ou de transformer sa Peugeot bleue en œuvre d'art, est un sacré guitariste. Aérien. Mélodique. Inspiré. Le compositeur du Staff, c'est lui. Mi-marlou, mi-musicien, Ricky, le portain-chauteur, et Koko, le vagabond-guitariste, ne pouvaient que s'entendre. Ils fondèrent Staff Benda Bilili (« regarde au-delà des apparences » en lingala) voici une dizaine d'années. Tout en continuant leurs business divers et variés.

Ensuite arriva Théo, le second chanteur, l'an de James Brown et Bob Marley. Fils de bonne famille qui, jeté à la rue lors de la chute de Mobutu en 1997, s'est mis, ▶

Koko, Djumana et les chevaux de Kabila. Koko, guitariste, compositeur, a cofondé le Staff avec Ricky. Ce père de sept enfants, amateur de bras de fer, est aussi charpentier. C'est ici au zoo de Kinshasa que le groupe répète chaque semaine et qu'il a enregistré son premier album.

« A Kin, dans chaque maison il y a un musicien. Ici, la réalité c'est le son, la musique. Kin, on ne la voit pas. Mais on l'écoute » Ricky, le chef du Staff





Au Centre des handicapés du quartier de NDjili, à Kinshasa, vivent 57 familles, dont quelques membres du Staff. Depuis dix ans, elles s'entassent dans ce grand hangar à ciel ouvert, sans eau ni électricité.

► en un magicien électrique capable de redistribuer sauvagement le courant dans une ville où il n'y en a guère. Puis, ce furent au tour de Djanama, le plus bilare, de Rigot, le plus doué, de Kaboné, le plus exporté, de Cavalier, le plus massif, de Zadis, le plus silencieux... Un gang de crève-la-faine, de pue-la-sueur, de miséreux du macadam, de fleurs du bitume, qui a décidé de conquérir le monde en chantant sa ville, sale, dégingolée, décepite, défraîchie, dépourvue, véreuse, chaotique, ruinée, irrationnelle, imprévisible, exhibitionniste, théâtrale, violente où il n'y a plus de route, d'eau, d'électricité, d'école, de transport en commun, d'égouts, d'infrastructure quelconque mais où les habitants, sans cesse et sans relâche, « font mousser la vie » pour ne pas disparaître, pour tenter de repousser cette désagréation continue.

À Kinshasa, dans de nombreux foyers, on ne mange qu'une fois tous les deux jours. Un jour, le repas est pour les enfants, le lendemain pour les adultes. À Kinshasa, moins de 50% de la population dispose d'un salaire régulier, plus de 80% est au chômage et plus de la moitié vit sous le seuil de pauvreté et a moins de 15 ans. Dans les rues, on entend : « Kobeta libanga » (il faut travailler dur pour gagner son pain) mais aussi « Congo ekobongo te » (le Congo ne sortira jamais du trou dans lequel il se trouve).

Devenue la plus grande ville francophone d'Afrique subsaharienne, avec 8 millions d'habitants, Kinshasa a un taux de croissance de 6%. Sans aucun plan d'urbanisation, elle se construit selon le bon plaisir des nouveaux arrivants, qui y créent anarchiquement leur espace de vie. Chaque année, il y manque 200 000 habitations... « Elle exerce un énorme pouvoir d'attraction et continue à absorber les populations rurales à un rythme soutenu, mais il

semble que la seule chose qui se soit développée soit le sous-développement lui-même. Kinshasa se situe trop facilement à un espace de marginalisation et d'exclusion, un lieu de bidonvilles, de faim, de misère, d'analphabétisme », constate Médéric du monde dans une récente enquête.

Juste avant l'indépendance en 1960 quand Kinshasa s'appelait Léopoldville (les Gergolais la surnommaient Lipopo), elle comptait 400 000 habitants. Dix ans plus tard, ils étaient un million et aujourd'hui on estime qu'ils sont huit fois plus. À cause de la guerre et de l'insécurité qui règnent à l'est du pays et poussent les gens à se réfugier dans la ville, l'explosion démographique s'est encore accentuée récemment... Ce qui a engendré de profonds changements dans la vie sociale, des ruptures avec la culture traditionnelle, la déstabilisation des solidarités intercommunautaires et une plongée sans filet dans la culture globale.

« Shégues » des rues

Le résultat le plus évident de cet enchevêtrement de l'histoire et de l'explosion de la structure familiale sont les shégues. Ces milliers d'enfants abandonnés (on les estime entre 30 000 et 50 000), qui vivent dans les rues de Kinshasa, petits cirqueurs de chaussettes, plongeurs dans les poubelles, gardiens de voiture, vendeurs de sachets en plastique remplis d'eau minérale (dite pure) ou voleurs à la tire, selon les circonstances, et qui dorment la nuit n'importe où sur des tonlans (verlan à la sauce kinoise désignant des cartons)... Pour les uns, leur nom est une contraction de Che Guevara, car on appelait ainsi les enfants-soldats qui constituaient une partie de l'armée

A Kinshasa, dans de nombreux foyers, on ne mange qu'une fois tous les deux jours. Un jour, le repas est pour les enfants, le lendemain pour les adultes.

de Laurent-Désiré Kabila, lui-même ancien compagnon du guérillero, lors de sa prise du pouvoir en 1997. Pour les autres, c'est une référence iconique à l'espace Schengen, qui a bloqué l'émigration des Congolais en Europe...

Avant d'intégrer le Staff, Roger a longtemps été l'un d'entre eux. À 7 ans, livré à lui-même à cause des fréquents séjours de sa mère à l'hôpital, il rejoint une bande de gamins qui vit d'expéditions aux alentours du Centre culturel wallon. Se souvenant d'un de ses aînés du Bas-Congo, qu'il avait vu jouer d'un instrument composé d'une calabasse, d'un arc et d'une corde, il chercha à en créer un avec les moyens du bord. Une boîte de conserve. Un bout de bois courbé. Une corde de guitare. En modifiant la tension de la corde d'une main et en pinçant la corde de l'autre, il réussit à tirer des mélodies de ce bricolage improbable. Le satongué (il s'agit du nom d'un gentil sorcier mani d'une seule jambe et d'un seul bras) venait de naître. A force d'essence et d'improvisation débriolée, Roger devient un musicien hors pair. En 2005, Ricky remarqua ce gamin au regard perdu, qui, de loin, glissait quelques notes sur leurs mélodies lorsque le Staff donnait un concert improvisé sur un des trottoirs du quartier. Il pût sous sa

protection ce moineau des rues, lui apprendre les accords, les mélodies, les rythmes. Très vite Roger s'avéra un incroyable virtuose, capable d'habiller de sons tantôt fluides, tantôt éternels les chansons du Staff. Lorsqu'il eut l'idée d'électrifier son satongué, ce fut comme si Jimi Hendrix débarquait au milieu de l'équivalent congolais du Buena Vista Social Club... Désormais, avec sa seule corde et sa boîte de conserve, ce satongué rivalise avec les plus grands guitar heroes du moment !

Aujourd'hui, Roger a 18 ans. Il habite dans une maison sombre et triste en pauping de Kifla, vers Kibaanga, un quartier loin du centre de Kin, où, depuis que l'unique train a cessé de fonctionner, l'on accède en louant les services de motards. Le long de la voie ferrée, au milieu d'un enchevêtrement de carrioles à bras, de vélos, de piétons harassés, on roule à toute vitesse, dégageant la route à grands coups de klaxon. On dérape ▶

Système D.

Les instruments des membres du groupe (ici Djuna, Koko et Ricky et Roger, en bas à droite) sont fabriqués avec des éléments récupérés. Les guitares s'accordent avec une tenaille.



« J'en ai assez de vivre dans ce ghetto, de crever de faim. J'ai besoin d'une vie meilleure, vraiment meilleure. Je joue de la musique pour obtenir quelque chose plus tard. » Roger, 18 ans

sur des débris de sacs en plastique, on s'enfonce dans de véritables mares lorsque le chemin s'est effondré à cause de la pluie (« C'est la région des Grands Lacs », se marre mon conducteur), on escalade des racines défoncées, on suffoque à cause de la décomposition qui se dégage des égouts bouchés...

Au bout d'une demi-heure éprouvante, Roger apparaît sur le seuil de sa maison. Presque chaque jour, il doit accomplir ce périple pour aller s'épiter. Trois heures dans un sens. Trois heures dans l'autre. Sans compter les tarifs prohibitifs... Il en a marre. TROP cher. TROP long. TROP fatigant. « J'en ai assez de vivre dans ce ghetto, de crever de faim. Le Congo est un pays où il en souffle sans cesse. J'ai besoin d'une vie meilleure, vraiment meilleure. Je joue de la musique pour obtenir quelque chose plus tard. Je travaille la musique sans frontière, l'international blues. Musicien, c'est un métier, pas un jeu... Je veux devenir directeur artistique. » Les enfants du Congo attendent qu'enfin Dieu ou un autre les regarde un peu... Pour le moment, ils se débrouillent.

La répétition achevée, après avoir avalé quelques Primus bien fraîches en mangeant de la chikwanga (pâte de manioc roulée dans une feuille de bananier) et

des chenilles blanches rôties vivantes dans un malewa (restaurant de rue) de Lemba, le Staff se sépare. Koko rejoint ses enfants. Kabossé enfouit ses béquilles. Théo disparaît dans la nuit, poussé par des shégus. Ricky nous propose d'aller voir sa famille qui vit non loin de là au Centre d'hébergement des handicapés de Kinshasa. Il s'agit en fait

d'un misérable hangar irachévi, où s'entassent depuis dix ans cinquante-sept familles. Des toiles orange déchirées du Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés pendent du toit. Sol en terre battue. Pas d'eau. Des branches sèches sauvages d'électricité. Chacun a délimité ses appartements par un réseau de canisse. Ricky habite là le week-end. Pendant la semaine, il dort dans la rue, au centre de Kin, près de sa boutique ambulante de cigarettes et de filandises. Sarcastique et pas-fope, la mère de ses nombreux enfants l'accueille par un : « Ricky tu es T.P. (très pauvre) mais ne se ne pas trop voir ailleurs. » Très fier, Ricky montre sa télé et les cent chaînes qu'il reçoit grâce au satellite. Surtout, il peut enfin écouter le CD du Staff enregistré clandestinement voici six mois dans le zoo de Kinshasa, au milieu des chevaux du président Joseph Kabila et qui vient de sortir en Europe.

Rage chaloupée

Leur musique a pas mal changé depuis. Plus dense, plus blues, plus funk. Avec d'évidents clins d'œil à James Brown. Mais il y a toujours cette rage chaloupée, cette énergie ensoleillée. On est très loin des mocrates aseptisés et clinquants qu'interprètent aujourd'hui des stars de la musique congolaise comme Papa Wemba ou Koffi Olomide. Et plus proche de l'incantation et de la transe d'un Wendo Kolosoy ou d'un Franco, les vétérans de la rumba congolaise des années 1960.

La chance de Ricky et du Staff, c'est d'avoir croisé la route de deux trentenaires français, Renaud Ramet et Florent de La Tulaye. Tombés amoureux des rythmes de Kin - et surtout du lent et ensorcelant déhanchement des Kinois lorsqu'elles se dirigent vers vous -, ils vivent là depuis cinq ans. L'un est photographe, l'autre publicitaire. Ils ont fondé ensemble la Belle Kinoise, une petite société de production de vidéo, dont deux des réalisations, l'une sur les boueuses de Kin, l'autre sur Jupiter, un chanteur, ont remporté pas mal de prix dans des festivals européens. Au coin d'une rue, par hasard, ils ont découvert le Staff.

Depuis Florent et Renaud n'arrêteront pas de filmer ces gaillards abîmés mais hilares... Ils ont convaincu Crammed Discs, un label indépendant belge spécialisé dans le rock expérimental (Tuxedomoon, Hector Zazou) mais aussi dans la musique africaine tradi-moderne (Komona et al.), qui apparaît sur le dernier album de Björk, de les signer. Vincent Kenis, un ancien musicien de Papa Wemba désormais producteur artistique à Bruxelles, les a ensuite enregistrés une nuit, sous un des arbres du zoo de Kinshasa, entre un chimpanzé hystérique, un python néo-taïstérique de 90 ans que le visiteur est prié de ne pas

Roger, l'ancien

« shégué »

« L'ancien gamin des rues aujourd'hui majeur, guitariste virtuose, joueur de sakonga, un instrument qu'il a lui-même inventé.





enfourmé les billets dans le sac, un large sourire aux lèvres. Musicien, certes, mais malmadrin toujours. Un type long comme un jour sans pain, avec une caisse bleue sur la tête, s'est approché. D'un côté, il y avait écrit « Amour ». De l'autre, « Sacette ». Il vendait des glaces. Gainsbourg aurait apprécié.

« Au Congo, tout comme ailleurs en Afrique, s'est toujours dissimulé sans que généralement cela fasse problème, sous la surface de la réalité visible, une autre réalité », écrit le sociologue Filip de Boeck dans son formidable *Kinshasa, récits de la ville invisible*. Parfois, aux alentours de Matorouai, le quartier le plus chaud de Kin, on croise un colosse en haillons, qui avance entouré de déjeunés. C'est l'ancien sparring-partner de Muhammad Ali lors du combat historique qui eut lieu en 1974 contre George Coleman. Régulièrement, il s'arrête pour écrire des graffitis incompréhensibles sur les murs. Puis il s'en prend à Joseph Kabila et à Barack Obama... Il est devenu fou d'un voyage aux États-Unis.

Kin est la cité d'un deuxième monde, un monde post-démocratie au bord du gouffre. Résultat, Kin vit dans la quatrième dimension... Dans l'instant... Au jour le jour... Demain est loin... Et le passé n'est plus un point d'ancrage, quand le présent est capable d'offrir un soupçon de sécurité à ceux qui savent le saisir et en tirer profit. Les huit membres du Staff Benda Bilili en sont les chevaliers de l'Apocalypse, qui, guitares en bandoulière, slaloment à travers ses rues et ses avenues écorchées sur des manutrans bruyantes et rutilantes. En hurlant : « Yes, tsh fort. »

Si Dieu le veut et quelques autres, le Staff sera en France cet été.

Dans les rues.

Ricky sur sa Yamaha customisée qui lui sert de fauteuil roulant, transporte les instruments des musiciens. Sakho le luthier devant son atelier de fortune. Et le repaire du Staff : derrière le Centre culturel wallon où ils répètent et dorment pendant la semaine. Ricky ne rejoint parfois ses quartiers – le Centre des handicapés de NDjé, loin du centre, ci-dessous – que le week-end.

À écouter

Staff Benda Bilili *Trés*, très fort, 1 CD Crammed Discs / La Belle Kinoise. Les dates de la prochaine tournée seront à consulter sur www.myspace.com/staffbendabilili



tapirer et un léopard agacé, avec un simple ordinateur portable MacBook et un micro-utilisé par Jacques Brel...

Les membres du Staff ont touché une avance de 7 500 dollars sur leurs droits. Une petite fortune à Kin, que, rigolards mais pas fous, ils se sont empressés de déposer sur le compte de l'Association Staff Benda Bilili dans une banque, une grande banque même. Ricky voudrait s'acheter une maison. Poua tirer ses enfants de la rue. Et avoir un vrai local de répétition. Roger a une jolie fiancée. Et s'est acheté un vélo. Koiko a installé un nouveau moteur sur sa Peugeot bleu.

Pendant que nous parlions de tout ça, quelques jours plus tard, à l'orée d'une baraque défraîchie du PMU, derrière le Centre des handicapés, Théo a extirpé d'un sac siglé Unicef un paquet de clopes pour en vendre trois à un type qui passait. Ensuite, il a

CAHIER CINÉMA «BENDA BILILI!»,
LES MAGICIENS
DE KINSHASA

ET LES SORTIES DE LA SEMAINE,
EXCEPTIONNELLEMENT CE MARDI,
HUIT PAGES CENTRALES

Libération



Le test

Sarkozy affronte une
nouvelle mobilisation
contre la réforme
des retraites.

PAGES 3-4

Le 24 juin,
à Marseille,
manifestation
contre
la réforme
des retraites.
MAGALI LEROUX
L'ESPRESSO
FRANCESCO





«DES HOMMES LES FEUX»

XAVIER BEUVOIS, CHAUFFÉ AUX MOINES

Page 74

CINEMA



LIBÉRATION
MARDI 7 SEPTEMBRE 2010



INFIRMES CÉLÉBRITÉS

RUMBA «Benda Bilili!»,
la success-story d'un groupe
de musiciens handicapés
à Kinshasa. Electrisant.

FLORENT DE LA TULLAYE

« Très très fort ! » Le cri de ralliement du Staff Bereta Hilli, un groupe d'éclopes de Kinshasa qui a décidé d'être « l'orchestre de handicapés le plus connu dans le monde », a quelque chose de contagieux. Leur rumba hypnotique file une pêche d'envier et donne envie de danser. Avec ce documentaire, tourné dans des conditions aussi rock'n'roll que l'esprit qui anime ses personnages, on apprend que, même en partant des bas fonds de l'une des villes les plus déglingées ***



Le Staff Benda Bilili, à Paris,
le 2 septembre.
HOTTI GORRI
ROMAET

♦♦♦ d'Afrique, on peut s'en tirer, à force de volonté.

Renaud Barret et Florent de La Taille, deux Français nés à Kinshasa, y ont filmé compulsivement, à partir de 2004, l'incredible histoire du Benda Bilili (un nom qui signifie «Au-delà des apparences» en lingala, la langue dominante à Kinshasa). On l'on découvre Ricky, le meneur du groupe, qui, du haut de son fauteuil roulant-motoclette, s'autoproclame «Papa des enfants de la rue» et convoque ses troupes pour d'improbables répétitions dans le noir de la capitale, en compagnie des cricracs, des craquas, mais aussi de son public : les orphelins, les handicapés et les prostituées. On découvre aussi Roger, un adolescent qui copie l'écran. A 13 ans, il tire des sons remarquables de son petit instrument, une guitare à

une corde fabriquée à partir d'un bout de bois et d'une boîte de lait en conserve. Les réalisateurs le présentent au Staff Benda Bilili : voilà que Ricky, le chef, le prend sous son aile. Mais les aléas de la vie et un incendie font qu'un petit Roger de 15 ans, transformé, habillé en rappeur, clope au bec et génie musical intact. Puis on assiste à son envol, sur les scènes d'Europe.

«POTS DE MAYONNAISE». Ce film qui dépote n'est pas le premier essai des deux réalisateurs, qui ont déjà signé deux documentaires, la Danse de Nghe (2006) et Une vie livrée (2008) le premier sur la musique, le second sur des femmes boxeuses, les deux à Kinshasa. Florent de La Taille, reporter-photographe et Renaud Barret, ex-publi-

taire, tous deux quadras, avide de jongler date, ont tourné ensemble une page importante de leur vie, en fleckant, en 2004, de travailler dans la capitale de la République démocratique du Congo. Ils y ont fondé leur maison de production, La belle Kinshasa, et y passent désormais la moitié de leur temps. Fort de cet exil africain, ils ne cachent pas leur désabusement sur l'état de la société française : «Il y a ce côté grignot, ségnot, psychanalytique, des gens qui ne se font pas confiance, qui se regardent le nombril, qui se mettent en grève pour un café ou pour un nez, dans une ambiance qui finit par vous inspirer», explique Renaud Barret. Il avoue s'être demandé un jour s'il n'aurait pas «plus important à faire, dans la vie, que des logos pour des pots de mayonnaise». Florent de La Taille, lui, avait fait son choix depuis

UN SOUKOUS SISMIQUE

La musique que joue Staff Benda Bilili est une des branches d'un arbre solide et aux racines centenaires : la rumba. Quand, dans les années 30, les 28 tours cubains parvennent en Afrique, dans les bagages des Blancs, les Noirs se prennent de passion pour cette musique qui leur est familière, puisqu'elle puise dans les rythmes amenés avec eux par les esclaves. Et ils n'ont aucun mal à s'y mettre : Wendo Kolosoy avec le tube Marie Louise (1948) et Antoine Moundanda, qui utilise un klémbé (piano à pouce) à la place de la guitare, jettent les bases d'un genre qui va se confondre avec l'histoire des deux Congo, le belge (capitale Leopoldville, future Kinshasa) et le français (Congo-Brazzaville). Cha-cha-cha, mambos et boléros chantés en lingala ou en espagnol phonétique font danser l'Afrique au moment de la décolonisation. Electrifiée puis accléérée, la rumba gagne en énergie ce qu'elle perd en élégance : c'est le soukous triomphant des années Mobutu, au groove imparable, qu'on retrouve intact dans les compositions du Staff. F.X.G.

longtemps, prenant le parti «d'aller voir ailleurs» avec son métier de reporter: «J'ai travaillé en Russie, en Sibirie, en Asie. Chaque fois que je rentrais à Paris, il y avait une sorte de grisaille, même au printemps. Quelque chose qui n'allait pas. Des gens coincés dans leur société.» Tout est parti de l'un de ses reportages photo, fait en 2003 à Gombe, dans le Kivu. Au retour, Florent de La Tullaye passe une semaine à Kinshasa, une ville qui le fascine d'entrée de jeu. Il visite notamment l'Académie de musique, dont il repère l'absurdité mêlée d'espoir, avec des élèves sous la pluie, en uniformes, déterminés à apprendre, malgré l'indigence de leur école. Germe alors une idée de documentaire. «Nous avons acheté des caméras, commencé à tourner partout et rencontré inévitablement des musiciens, dont le Staff Benda Bilili», explique Renaud Barret. Les deux copains se mettent à filmer en immersion totale. Ils apprennent le lingala sur le tas. Le fait qu'ils sachent insultier en Kiyandé («la langue des jeunes»), des gangsters vus dans les Westerns au cinéma), l'argot de la capitale, change radicalement leur rapport avec les gens. Alors que certains journalistes occidentaux de passage ne sortent qu'avec hévitation du Miralling, l'un des plus grands hôtels de la ville, les deux Français subvertissent, chacun avec une caméra légère à l'épaule, le quotidien des marginaux qui restent dans les quartiers mal famés. «On était deux blancs dans les rues de Kin, sans argent, logés dans des hôtels pourris.» L'aventure kinsoise a beau mettre des tonnes de sel dans la vie des deux Français, elle ne va pas



Renaud Barret et Florent de La Tullaye, les réalisateurs. PHOTO: JACQUE BOUQUAT

de temps. «Pendant quatre ans, ils vivent au jour le jour avec le groupe, tout en faisant leurs autres films et en soustrayant à bout de bras l'enregistrement d'un premier disque, paru en mars 2009 chez Crammed Records, un label belge spécialisé dans la musique congolaise. Ils se retrouvent, au final, avec cinq cents heures de rushes, mais évitent la noyade dans ce tourbillon d'images en sélectionnant rigoureusement les meilleures scènes. Résultat: des séquences fulgurantes, avec les tailles pour des bouts de cartons et paroles d'enfants de la rue, qui donnent au doc sa dimension de conte pélo-

des indiens, les bandes de jeunes tanzanites, mais il s'attend aussi à ce que les amis français Renaud et Florent l'aident à réaliser son rêve, en forme de premier disque et de gloire universelle. Au jour d'aujourd'hui, le Staff Benda Bilili est invité jusqu'en Suède et au Japon. Il y a quelques années, la mère de Roger doutait de toute l'entreprise. «Mais qu'est-ce que vous faites avec mon fils?» demandait-elle à Ricky, un homme soupçonné, comme tous les musiciens du Congo, d'être plus ou moins sorcier. «Maintenant, elle n'a plus de doute, elle

a une maison et la télévision», note Florent de La Tullaye. Roger est devenu un homme, sortant de famille avec un fils, Roger Junior. Les membres du Staff Benda Bilili ont tous des maisons en dur. Ils ne tiennent plus leur fortune du cloaque, qui n'a pas dépassé les 30 000 exemplaires, malgré l'importante couverture presse dont il a bénéficié. C'est grâce aux tournées à l'étranger, qu'ils enrichissent, que ces musiciens gagnent leur croûte. Pas de disques en vue autour de l'argent. «On est du même bord, avec Renaud Barret. En 2009, les membres du Staff ont halluciné quand ils ont vu comment nous vivions à Kin. Nous avions tout mis dans le film, et on était vraiment dans la déche. Ricky nous a donné 100 dollars, en disant que nous aussi nous devions "manger".»

Rock dans l'âme, fascinés par la masculinité et l'énergie que dégage Kinshasa, les deux documentaristes expliquent comment les Congolais, misés par les problèmes de survie, ont cet art de choisir leur fille douce pour ne pas souffrir dans la vraie et pure débauche. «En République démocratique du Congo, l'homme n'a jamais traversé la grande forêt. On se trouve au cœur du paganisme et de l'animisme. Ici, les esprits ne sont qu'indicatives. En fait, il n'y a pas de limite dans la créativité des gens, parce que le paganisme donne un schéma mental qui permet toutes les explorations.» Prochain projet de film: suivre des pègrins des villes qui recouvrent au village, au plus profond de la forêt.

SABINE CESSOU

marqué par des décorations de statues, sous Méhara. Trois jours après leur rencontre avec le Banda Bili, espéré en train de jouer à la sortie d'un restaurant pour riches, ils sont déjà embarqués dans un tournaige, à plein régime. Par inadvertance, ils passent devant le siège

«Au Congo, tout est dramatique, mais ce n'est absolument pas grave.»

Renaud Barret codéalisateur de «Bande Bili»

de l'Agence nationale de renseignements (ANR), et se font immédiatement arrêter par une cinquantaine de policiers. Le Staff ne se démonte pas et vient à leur rescousse: «On s'était fait confisquer les caméras et on n'a pas pu filmer ça, c'est bien dommage, mais Ricky a ramené les troupes, il y avait une quarantaine de hooligans devant le poste. Il a donné l'assaut et défoncé les portes du commissariat, alors que les gendarmes avaient des kalachnikovs. Pas une balle n'a été tirée, peut-être parce qu'il n'y en avait pas. Ça a été une comédie entre nous. On a bien rigolé, y compris avec les policiers, plus tard, quand on a tous été boîtes des bières.»

«APOCALYPSE DISCRÈTE». Leur méthode de travail: tout faire très vite, avec ou sans autorisation, de manière à pouvoir décrocher rapidement en cas de problème: «Sur le papier, au départ, on ne pensait pas faire un film. On voulait surtout enregistrer un disque, vite, dans l'urgence, parce qu'on avait le sentiment que le Staff pouvait disparaître en un rien

mais aussi de leur vie qui finira «dans une poubelle». » Au Congo, tout est dramatique, mais ce n'est absolument pas grave», explique Renaud Barret.

Bande Bili s'est concentré sur l'orchestre et son épique, ses népalais, les séances d'enregistrement, jusqu'à la première tournée en Europe. On sent les pulsations de la ville, «l'apocalypse discrète qui se passe en arrière-plan», notent les auteurs, mais sans commentaires. Ici, pas de voix off qui donnerait du contexte et poserait un regard de Blanc en train de découvrir sa part d'Afrique. Pas de quart d'heure pédagogique, non plus, pour expliquer qui fait quoi au Congo-Kinshasa et pourquoi la capitale se trouve dans un tel état de délabrement. Les réalisateurs, débarrassés de complexes, n'ont pas d'idées toutes faites sur l'Afrique, une notion qui sort de d'ailleurs un peu creux à leurs oreilles. Ils ne sont ni dans l'optimisme beat de la «sagesse sous le manglier» ni dans le pathos absolu ou l'atroposisme. A Kinshasa, la ville chausson qu'ils adorent, parce qu'elle brasse 450 ethnies et autant de musiques, ils ont simplement eu la chance de tomber sur Ricky, personnalité inspirée mais aussi «extrêmement roubante», affirme Renaud Barret. «Il a trouvé assez drôle de voir deux abrutis de Blancs avec leurs caméras. Sachant qu'il a dépassé l'âge limite de l'espérance de vie au Congo, qui pléisse à 45 ans, il s'est dit: c'est eux ou personne!»

MUSICIENS SORCIERS. Ricky leur ouvre alors les portes de son monde, l'univers

FESTIVAL DE VENISE 2009 - Prix du meilleur scénario

PAR LE RÉALISATEUR DE HEAD-ON ET DE L'AUTRE CÔTÉ



Soul Kitchen
une comédie de Fatih Akin

« Un film à l'énergie généreuse et contagieuse »
PREMIÈRE ★★★★★

« Une sacrée bonne cuisine ! »
FRANCE INTER

Triplez votre plaisir...

Découvrez les 3 premiers films de Fatih Akin dans un coffret collector incluant Soul Kitchen

FRANÇOIS TRUFFAUT

DISPONIBLE EN DVD



"Maintenant, le zoo, c'est fini !"

"Les cartons, c'est fini !" ; "Je loue une maison, j'ai pu m'acheter une moto et envoyer les enfants à l'école." En deux phrases, tout est dit : l'avant et l'après, le grand chambardement et le ré-enchantement de leur monde. Pas besoin de longs discours pour Ricky, le cinquantenaire doyen de Staff Benda Bilili, chanteur et guitariste, vendeur de cigarettes, couturier, ajusteur et cordonnier à l'occasion.

De passage à Paris le 31 août, une semaine avant la sortie en salles du film, à l'occasion du vernissage d'une exposition de portraits du groupe par Xavier Lambours à la boutique Agnès b., les nouvelles stars de Kinshasa n'en finissent pas de savourer leur rêve. Depuis sa sortie, en février 2009, sur le label belge Crammed Discs, leur album, au titre prophétique, Très très fort, s'est vendu à 50 000 exemplaires dans le monde, dont 12 000 en France, et ils n'arrêtent pas de faire leurs sacs pour aller chanter ailleurs.

Enregistré par Vincent Kenis, musicien (ex-Aksak Maboul et Tueurs de la lune de miel) et producteur - réalisateur musical (le premier album de Zap Mama, Zazou Bikaye, Konono n° 1, Kasai Allstars, la série Congotronics...) dans les jardins du vague zoo de Kinshasa - le Q.G. de Staff Benda Bilili il y a quelques mois encore -, ce premier album a déjà un petit frère prêt, au moins dans la tête.

"Treize titres", assure Ricky, dont Soucis, qu'ils interprètent déjà sur scène, une chanson nostalgique à l'adresse de ceux qui restent au pays avec tous leurs ennuis, quand eux ont la chance de s'offrir une virée en Europe. La première, c'était le 2 juillet 2009. Le public des Eurockéennes de Belfort leur réserve un accueil digne de rock stars, le festival Les Temps chauds, dans l'Ain, les reçoit plusieurs jours en résidence. Depuis, ils sont revenus plusieurs fois, notamment pour l'ouverture de la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes en mai, où était projeté le film de Renaud Barret et Laurent de La Tullaye qui raconte leur histoire.

Passeurs de bonheur

Une nouvelle tournée européenne est projetée pour le printemps 2011. Fin septembre, ils s'envolent pour le Japon. A chaque voyage, ils en profitent pour rapporter des instruments. "Maintenant, on répète dans un vrai local : le zoo, c'est fini !", poursuit Ricky.

Le rêve, en revanche, ne fait que commencer. "Il y a encore beaucoup à rêver." Ouvrir un centre pour les enfants des rues et de jeunes handicapés musiciens, "monter un hôtel pour recevoir les Européens", intégrer des handicapés blancs dans le groupe... Et continuer coûte que coûte à transmettre leurs messages d'espoir : "Même si tu es handicapé, tu peux tout faire. Rien ne doit te résister."

"L'homme n'est jamais fini" et la roue tourne dit l'une de leurs chansons. Dans les

deux sens. "Aujourd'hui, tu manges dans une assiette, demain tu mangeras par terre", chantent également Ricky, Coco, Junana, Théo et Roger, les passeurs de bonheur de Staff Benda Bilili. Battants et gagnants, certes, mais toujours humbles et lucides.

Patrick Labesse

BENDA BILILI !

de Renaud Barret et Florent de La Tullaye



De la misère de Kinshasa aux salles de concerts européennes, le parcours incroyable de Staff Benda Bilili et de ses musiciens déshérités. En prise directe avec le chaos.

Ricky, le leader paraplégique du groupe Staff Benda Bilili, repousse un gamin dans les rues de Kinshasa : *"Petit, descends de ma meule. C'est pas en t'accrochant à mon vélo que tu iras en Europe."* Quand *Très très fort*, le premier album de Staff Benda Bilili, sort en Europe au printemps 2009, on se pose la question : est-ce que ce groupe fait sensation pour la seule qualité de sa musique, ou plutôt pour ses vélos, pour le folklore de son côté gang d'éclopés – une bande de musiciens handicapés, vivant dans la rue et tra-

versant le chaos de la capitale congolaise sur d'improbables fauteuils roulants customisés, façon *uneasy rider*? Les deux, bien sûr. Les membres du groupe sont de vrais bons musiciens, qui font groover la rumba comme personne. Mais leur musique et leur parcours sont indissociables de leur condition, narrée dans *Benda Bilili!*

Renaud Barret et Florent de La Tullaye, les auteurs du film, comptent parmi les premiers fans du groupe, qu'ils découvrent en 2004

alors qu'ils travaillent sur un documentaire à Kinshasa. Ils n'ont pas seulement observé la progression du groupe vers la gloire internationale, ils l'ont accompagnée, provoquée, permise. Leur regard n'est pas celui, distancé, de documentaristes, mais celui d'amis engagés, impliqués, acteurs de l'histoire qu'ils racontent.

Le fil conducteur du film, c'est Roger Landu, un enfant des rues valide mais miséreux, qui

joue du satongé, une corde unique tendue sur un morceau de bois et reliée à une boîte de conserve. Roger a quitté sa famille à 12 ans. En 2005, il est tout petit et serre son instrument comme un trésor. Les réalisateurs permettent la rencontre entre Roger et Staff Benda Bilili. Un an plus tard, après moult péripéties (incendie, dispersion du groupe, interruption du tournage), Roger, méconnaissable, a grandi et forcé, il ressemble à un basketteur américain, prêt pour le succès.

La métamorphose de Roger illustre bien l'enjeu, le destin et la force du groupe :

au début, ils dorment sur des cartons, répètent au zoo et survivent dans la misère la plus sombre ; à la fin, ils font les fous sur les moelleux ma-

telas d'un lit d'hôtel à Oslo, remplissent des salles et boivent des coups, hilares, avec un ambassadeur. Et savoureront leur victoire au dernier Festival de Cannes, où *Benda Bilili!* était présenté. *"Il n'est jamais trop tard"*, dit la chanson phare de Staff Benda Bilili.

Dans son quartier, Roger est devenu quelqu'un, il a acheté une télé, un canapé et un matelas, raconte Ricky. L'histoire du groupe est édifiante, mais le film n'a pas besoin de l'être. Corps atrophiés, rues défoncées, violence permanente et rêves précaires : ces images implacables sont arrachées au chaos, plutôt qu'à la compassion ou à la morale. **Stéphane Deschamps**

retrouvez toute l'actu cinéma sur

les inrocks.com



DAMON ALBARN, FAN ET PASSEUR

Le musicien anglais a invité Staff Benda Bilili à assurer la première partie de l'ensemble concert que donnera Blur à Hyde Park début juillet. Mais l'enlèvement du groupe de Kinshasa est possible sur les possibilités administratives d'un tel projet.

Kings of Kinshasa

Les Congolais de STAFF BENDA BILILI, tribu de musiciens paraplégiques, frappent *Très très fort*, comme l'affirme leur album. Attendus en Europe cet été, si les frontières veulent bien s'ouvrir.

Dans le documentaire *La Danse de Jupiter*, consacré par Renaud Barret et Florent de La Tallaye à l'effervescence de la scène musicale de Kinshasa (république démocratique du Congo), on ne voit qu'eux. Ils apparaissent dans la poussière, au guidon de tricycles customisés façon *Mad Max* et poussés cahin-cahu par des gamins. Une procession joyeuse en dépit des entraves de la route. Eux, ce sont les stars du ghetto kinoïse, une tribu de musiciens paraplégiques unifiés la dernière Staff Benda Bilili, "Benda Bilili", soit "re-

garder au-delà des apparences" en lingala, l'une des principales langues de la RDC, et même officiel de la musique congolaise. De leur apparence, de leurs corps tatoués par le handicap, ces hommes ont fait une formidable force de vie qui innove *Très très fort*, premier album au son chaud et à la fausse indolence. Les musiciens de Staff Benda Bilili sont les consciences toujours en éveil de Kin la Belle (devenue "Kin la possible", selon un adage local). La RDC a connu toutes les avaries depuis quarante ans : une dictature aux allures de révolution culturelle, une terrible guerre civile, le virus de la polio qui coupe les jambes. Et surtout une pauvreté endémique : 85% de la population kinoïse survit grâce à une économie parallèle qui se fonde sur l'étréité et la débrouillardise. Survivance. Le mot revient souvent dans les textes de Staff Benda Bilili, qui sont les reflets d'existences marquées par les épreuves.

Mais ce sombre tableau ne suffit pourtant pas à décourager la population très jeune, fruit de la démographie galopante : Kinshasa est le royaume des "médjars", ces dizaines de milliers de solistes des rues regroupés en bandes et inlassablement chassés par la police, parfois tués ou déportés. Ces enfants forment la plus importante communauté d'exclus de la ville, protégée par les handicapés. Staff Benda Bilili est leur héros et leur porte-parole. "Nous écrivons nos chansons comme des journalistes", déclare Coco Ngambali, compositeur et champion de bras de fer. Nous parlons de la vie de la rue, des enfants de la rue et de leurs rêves de bonheur. Nous parlons de la corruption. La presse est l'enclume du pouvoir."

Le projet de départ - un documentaire sur Staff Benda Bilili - se prolonge en dépit d'illusions. Renaud Barret et Florent de La Tallaye présentent alors le groupe à Vincent Kérékou, un amoureux de longue date des musiques congolaises. En 2004, c'est ce musicien belge qui produisit le premier album

"officiel" des vétérans Konono n°1. Bijou, sous le charme, les invite à partager le micro sur *Earth Intruders*. "Dès que j'ai rencontré Staff Benda Bilili, raconte Vincent Kérékou, j'ai trouvé que leur style touchait avec le soul-bolo, la musique kinoïse très standardisée. Ils sont plus influencés par le reggae, le funk et les musiques cubaines."

Les sessions de *Très très fort* ont été réalisées en quelques jours au zoo de Kinshasa (là même où vivent et répètent les musiciens) grâce à un studio portable : un MacBook et seize micros ont suffi à capter l'énergie de Staff Benda Bilili, rejoint par Roger Landu, un jeune virtuose du natongwa au look de B-Boy. Vincent Kérékou : "J'avais repéré un enfant des rues jouant du natongwa. C'est un instrument à une corde qu'il avait lui-même bricolé : une boîte de lait concentré reliée à un fil métallique. J'ai ajouté une pédale de distortion et Roger a commencé à développer un style extraordinaire. Il s'est peu à peu rapproché du Staff Benda Bilili, grâce à qui il a appris la musique et à mieux utiliser ses sons distordus."

Si *Très très fort* convoque l'esprit insolent et chaloupé des ballades rumba d'antan, sa tonalité si particulière pourrait bien annoncer les mutations d'une musique congolaise toujours très poreuse - comme sa cousine malienne - aux expérimentations. En 2007, sur l'impulsion de l'organisation Africa Express, une délégation de VIP est venue prendre le pouls de Kinshasa : Damon Albarn, Tony Allen, De La Soul et Amadou (sans Mariam) ont été bluffés par l'incroyable énergie de Staff Benda Bilili.

Loïn des caméras, la rencontre fut aussi musicale, Albarn retrouvant le groupe sur scène muni de son médiodex lors d'une session improvisée, tandis qu'Amadou tissait des accords sur sa guitare en ce. Mais l'enjeu pour les membres de Staff Benda Bilili, alors que leur album est distribué à travers le monde, est de pouvoir sortir de la RDC. Comme Konono n°1 l'an dernier, des soucis de passeports risquent fort de glacer la fête, même si un concert aux Eurockéennes de Belfort est prévu cet été. En attendant de découvrir Staff Benda Bilili sur scène, on sera bien avisé de s'imprégner de ce *Très très fort* : illustration supplémentaire du bouillonnement de la musique africaine contemporaine, lancée dans une incessante course à la modernité.

Benoît Miché

Album *Très très fort* (Crammed Discs)

www.myspace.com/Staffbendabilili

Y'a d'la rumba dans l'air

À Kinshasa, les musiciens de Staff Benda Bilili, se déplacent sur de drôles de tricycles – ils sont paraplégiques – et chantent la rumba congolaise avec la ferveur de crooners soul. Avec eux, un prodige de 17 ans joue d'un luth construit à partir d'une boîte de conserve ! À découvrir d'urgence au Printemps de Bourges, le 17 avril, et le 19, à la Cigale.

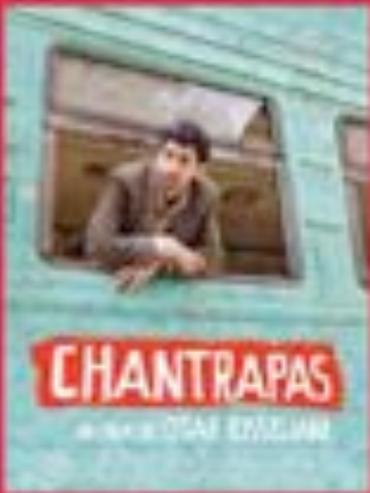


Télérama invitation

Gagnez
des places
pour le film
Chantrapas

en salles dès
le 22 septembre 2010

Pour participer,
inscrivez-vous sur
[www.telerama.fr/
invitations/](http://www.telerama.fr/invitations/)



Chantrapas
de Otar Iosseliani

Musées et un cinéma
général ou un cinéma de
genre sans, son succès n'était
pas conforme aux règles de
régulation. Il avait été pour la
France, terre de liberté et de
démocratie. Mais, l'été de
grève - sans le monde d'après

Les cabossés flamboyants

Le groupe Staff Benda Bilili : des musiciens congolais invalides, filmés au fil des ans par ceux qui les ont révélés. Une belle énergie.



ROGER, L'ENFANT DES RUES INTRONISÉ PAR LE GROUPE, DEVIENT UN HOMME. ET UNE STAR.

**BENDA BILILI !
DE RENAUD BARRET
ET FLORENT DE LA TULLAYE**



« Un homme n'est jamais fini/
la chance arrive sans prévenir/
Un jour, c'est sûr, on réussira. »

Ainsi chante Papa Ricky, le doyen de Staff Benda Bilili, un groupe composé pour moitié de musiciens paraplégiques. Nous sommes en 2004, dans les rues cabossées de Kinshasa. En tournage dans la capitale congolaise, les documentaristes français Renaud Barret et Florent de La Tullaye passent par là, et le coup de foudre est immédiat. Enthousiasmés par la musique de ces éclopés flamboyants aux guitares monocordes, ils s'improvisent producteurs et leur proposent d'enregistrer un disque. Commence alors une fabuleuse odyssée, du zoo miteux de Kinshasa, où l'orchestre répétait faute de mieux, aux scènes des plus grands festivals d'Europe, où il se produit aujourd'hui.

Filmé entre 2004 et 2009, l'itinéraire de Staff nous tient en haleine du début à la fin. En s'attachant au quotidien du groupe auquel ils ont lié leur destin, les réalisateurs évitent les raccourcis façon *success*

story. L'histoire se tisse sous nos yeux, de petits miracles en coups du sort. Quand un incendie ravage le centre d'hébergement où logent les musiciens, l'aventure semble définitivement interrompue. Mais le Staff a de la ressource, et c'est en familial, déjà, que l'on assiste à l'intronisation du petit Roger, enfant des rues et génie du *satongé*, cet instrument fabriqué à partir d'une boîte de conserve et d'un fil de fer. Au fil des ans, on verra Roger devenir un homme et une star.

Du Kinshasa des déshérités, indissociable de l'identité de l'orchestre, les réalisateurs brossent un portrait impressionniste. Un match de foot disputé par des malades de la polio, une discussion surréaliste de deux enfants sur l'eldorado européen, ou le prêche dément d'un évangéliste dans un train bondé sont de saisissants instantanés du berceau de Staff. A l'heure de la consécration du groupe, on est d'autant plus ému que l'on sait d'où il vient. A mille lieues des clichés sur l'Afrique maudite, ce documentaire, découvert à Cannes, dégage une énergie galvanisante.

MATHILDE BLOTTIÈRE

Documentaire français (1h24).

RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO

Des airs de rumba et la soif de vivre

Sa réputation a déjà franchi les océans et il a été ovationné au dernier Festival de Cannes : le groupe Staff Benda Bilili est composé de musiciens handicapés ayant grandi dans les rues de Kinshasa.

EL FAÏS
Madrid

Une volonté de fer et la conviction que la musique peut faire bouger les frontières, même quand on vit dans la rue. Telle est la force qui habitait les huit artistes de ce groupe bigarré qu'est le Staff Benda Bilili quand ils circulaient dans les environs de l'ancien zoo de Kinshasa, dans leurs fauteuils roulants "customisés" façon Harley Davidson du pauvre. Ils passaient alors le plus clair de leur temps à inventer des mélodies, tout en faisant les chauffeurs de taxi improvisés.

Pourtant, personne ne voulait jouer avec eux, la polio les ayant rendus à moitié aveugles ou paraplégiques. Les seuls

instruments qu'ils pouvaient avoir entre les mains étaient ceux qu'eux-mêmes se fabriquaient à partir d'objets et d'ustensiles de récupération. "On jouait dans des églises, à n'importe quel coin de rue, raconte le percussionniste Kabose Kabamba. C'est comme ça qu'on s'est rencontré et qu'on a formé ce groupe où, malgré les différences d'âge - le plus jeune a 17 ans, le plus vieux 50 ans - et nos limitations physiques à cause de la polio, tout ce qui compte, c'est la musique comme remède à tout !"

Benda Bilili signifie "aller au-delà des apparences", parce que "le mer flancher ne fait pas partie de notre vocabulaire", lance Ricky Lkabu, le leader du groupe, depuis son fauteuil roulant. Leur premier disque, *Très très fort*, dont ils ont enregistré la

maquette sous un arbre, sur une console d'enregistrement connectée au groupe électrogène d'un bar, fait aujourd'hui un tabac en Afrique, et aussi en Europe. Un documentaire sur leur vie leur a même valu une ovation lors du dernier Festival de Cannes.

"Nous faisons un mélange de rumba, de funk, de blues et de reggae, avec des instruments de notre fabrication", explique Ricky Lkabu. Le plus étonnant est celui de Roger, le benjamin du groupe. Son instrument est une sorte de luth qu'il appelle un *santogal*, confectionné à partir d'une boîte de lait en poudre, d'un filet de pêche et de fil électrique. Pour ces musiciens, tous les moyens sont bons pour créer des chansons qui racontent leur vie quotidienne. "Dans le mercato intitulé Polio, nous

recommandons à tous les parents de faire vacciner leurs enfants contre cette maladie, raconte le bassiste Paulin Cavalier. Mais nous abordons aussi la hausse des prix ou la vie des enfants des rues." Avec eux sur scène, il y a justement un enfant qui traînait dans les rues poussiéreuses de Kinshasa et qui aujourd'hui se contorsionne sur leurs rythmes. L'objectif du Staff, selon Ricky Lkabu, est clair : "L'Afrique est un continent riche, avec de l'or et des diamants, mais on ne sait pas comment l'exploiter. Nous voulons que les habitants de la République démocratique du Congo se réveillent. Nous faisons de la musique pour éduquer notre pays, pour que nos familles aient un toit et pour que nos enfants puissent recevoir une bonne éducation."

Mercé Pérez

Le Journal du Dimanche

www.lejdd.fr

5 juillet 2009 - n° 3260 - Le JDD

Musique

Leur rumba blues marche très très fort

Alexis Campion

ILS SONT ARRIVÉS hier à Paris. C'est leur premier voyage en dehors du Congo mais sûrement pas le dernier. Sur les huit membres de Staff Benda Bilili (« Regarder au-delà des apparences » en lingala), trois musiciens sont en chaises roulantes, deux autres se déplacent en béquilles : enfants, ils ont tous été victimes de la polio. De fait, ils furent longtemps livrés à eux-mêmes, vivant de petits métiers du commerce informel, vente, couture, mécanique, taxi-tricycle...

Il y a aussi Roger, le junior en pleine santé, qui fait sensation avec son sakonga, instrument qu'il s'est inventé avec une boîte de conserve, une corde de guitare, un arc de bois. Du rudimentaire qui reflète les conditions que cet enfant des rues a toujours connues dans la plus grande métropole francophone d'Afrique. C'est Ricky, doyen (57 ans) et fondateur du groupe six ans auparavant, qui le repère en 2005, lui apprend la musique et le fait soliste virtuose du Staff Benda. Au final, leur rumba ne ressemble à aucune autre et prend de beaux accents blues, respecte les règles d'un art tressant guitares, voix et notes tenues.

Mais elle sait aussi s'emballer sur des tempos que ne rivaliserait pas Mamu Chao (« Solo Mounsi »). Et puise son énergie particulière dans la tension croissante provoquée par son dialogue avec le sakonga de Roger, très présent sur leur album *Très très fort*. Une réussite « tradi moderne » qui permet, explique Ricky, de faire passer des messages. « Nous chantons pour dire à l'homme noir qu'il ouvre les yeux, car nous sommes tout dans notre pays mais nous ne savons pas l'explorer. » En lingala, ils prêchent en vue l'instruction, le vaccin contre la polio, le travail, la dignité. Des valeurs sûres pour une musique de haute qualité qui



Fondé par des musiciens de rue paraplégiques, Staff Benda Bilili donne un coup de jeune à la rumba congolaise.

leur vaut déjà une grande tournée dès l'automne en France, en Angleterre, aux États-Unis.

Très très fort (Crummel Disc), en

sortant le 3 juillet à Belfort (Eurockéennes), 9 juillet à Bourg-en-Bresse (Les Temps chauds) et à Paris le 15 juillet (Black Summer Festival).



Staff Benda Bilili

POUR LA RÉSISTANCE.

Staff Benda Bilili, un grand groupe d'envie

Au Congo, un pays ravagé par une guerre qui a fait 5 millions de morts, et dont 90 % de la population vit en dessous du seuil de pauvreté, Staff Benda Bilili épaté. Ce groupe de musiciens et charmeurs congolais, atteints de la polio et parapalégiques, vit à Kinshasa. Sans toit, ils ont été domiciliés au sein du zoo, vivent de la débrouille et veillent sur les enfants des rues.

Pour imposer le respect et garder la dignité, ils n'ont qu'une forme d'arme : des guitares. Sur des airs de rumba, de reggae et de funk, ils n'ont jamais cessé de charmer la nécessité de se battre, de travailler et de garder ainsi la tête haute face à l'adversité.

Huflé par leur virtuosité, le producteur belge Vincent Kenis les a enregistrés*. Staff Benda Bilili sort du ghetto et sera cet été en tournée en France •

Frédérique Briand

*Les très hot, très bonne / Cramped & dico

POUR LE SANG-FROID.

Chesley Sullenberger, pilote modèle et rebelle

Le pilote américain Chesley Sullenberger, dit « Sully », a sauvé 123 passagers d'une trentaine d'années, le 15 janvier dernier, en réalisant un atterrissage parfait sur le River Hudson. Le héros national, d'origine irlandaise, n'a pas voulu à distance la désignation des conditions de travail dans le transport aérien américain. Il tire la sonnette d'alarme :

« La situation financière des pilotes est insupportable. Quand une société se permet une telle attitude, elle a le droit de nous licencier, 60 % ont refusé. » Il ajoute :

« Je n'ai pu continuer plus de progression de pilotes, les passagers et notre pays doivent en payer le prix. » La structure financière trop peu sacrifiée sur l'autel de la réglementation et des impôts doit être revue la prochaine fois.

« Je n'ai pu continuer plus de progression de pilotes, les passagers et notre pays doivent en payer le prix. » La structure financière trop peu sacrifiée sur l'autel de la réglementation et des impôts doit être revue la prochaine fois. **Etude Océa**

POUR LE PARTAGE.

Cheikh Sylla, l'enfant de la balle

«Lorsqu'on vient d'Afrique, et que l'on a vécu, en France, dans des quartiers défavorisés, on sait que l'on peut tout faire et tout déjouer » assure Cheikh Sylla, enfant de Dakar, ancien international de basket.



Les joueurs d'exportation africaine ont permis de le savoir. Dès son enfance en France, en 1966, à 23 ans, après quatre ans de professionnalisme en Serbie, il met son talent au service des clubs en difficulté.

Il est intervenu dans les quartiers de Toulouse, Metz et de La Seyne. Depuis son arrivée, il prend le chemin de la maison d'accueil de La Fardère, près de Toulouse, pour faire découvrir le basket aux professionnels et les aider à leur future réinsertion. Cheikh Sylla est héros : c'est son plus beau match • Gilles Carret pour





REPORTAGE
DANS LES ARCHIVES
DE MOTOWN

L'ANNÉE
SOUS LA LOUPE



THIS IS IT

ROCK JAZZ WORLD ELECTRO SOUL HIP HOP REEDITIONS

MICHAEL JACKSON • DAVID MURRAY • KODE9
STAFF BENDA BILILI • TOWNES VAN ZANDT
CHROME HOOF • DEL THE FUNKY HOMOSAPIEN



CD
GRATUIT
14 TITRES
EXCLUSIFS

Vibrations SOUND

crammed discs
SIZZLA
LE SOLDAT RASTA

**BURAKA SOM
SISTEMA**
LA RÉVOLUTION ELECTRO

**SEASICK STEVE
CALLE 13
MOCKY
N.A.S.A.**

CIRKUS LE FEU SOUS LA GLACE



DOOM
LE RAP DE L'ESPACE

LAS ONDAS MARTELES
DU SWING DANS LE ROCKABILLY

STAFF BENDA BILILI
LE FUNK DES RUES DE KINSHASA

113

L 17581 - T - P: 6,50 € - RD



VIBRATIONSMUSIC.COM

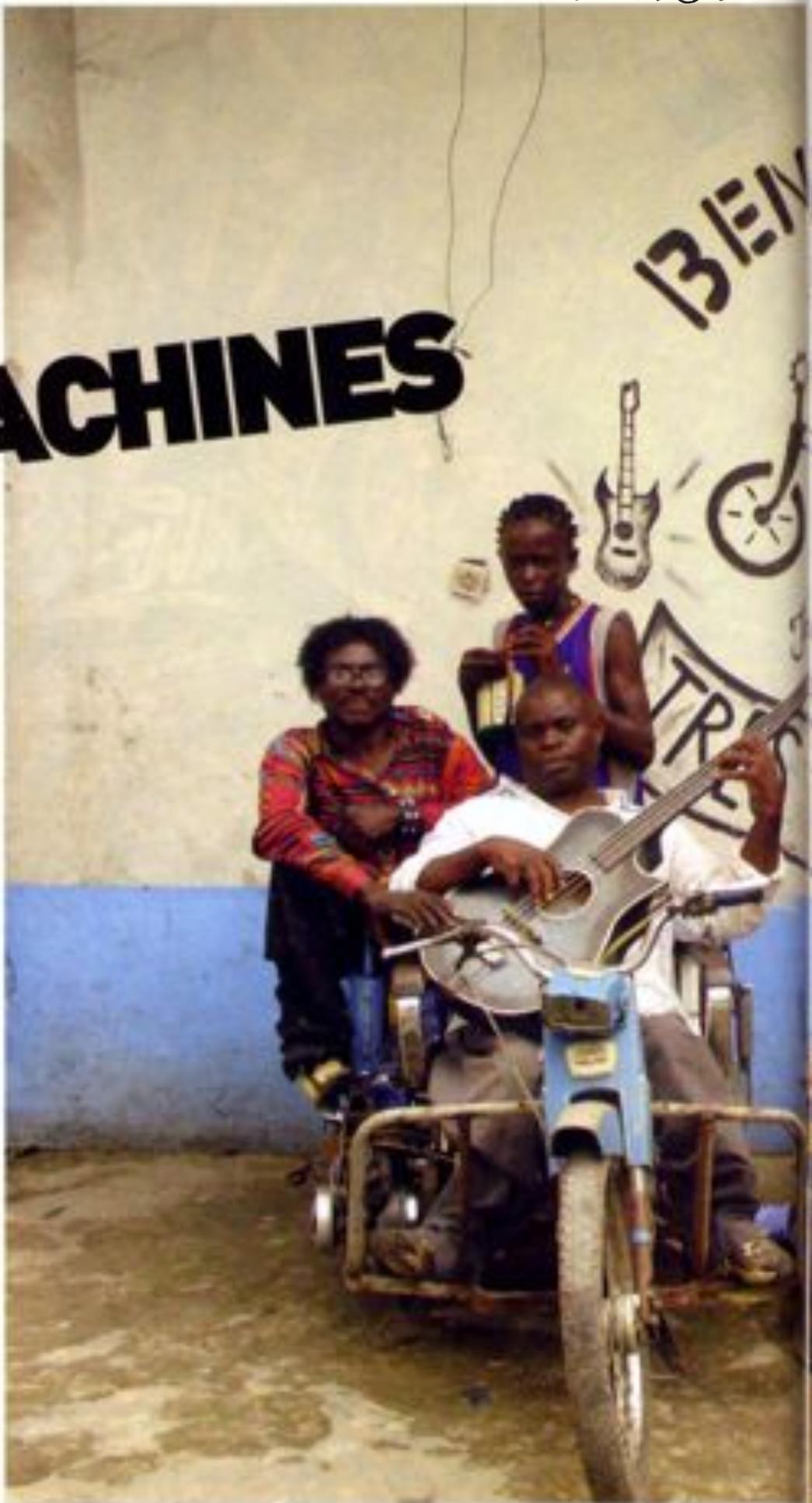
AVRIL 2009 FRANCE PRIX: 6,50 € - BEL - 7,50€ - CAN - 11,99€ - JPN - 1,10€ - UK - 1,99€ - US - 1,99€ - AUS - 12,99€

SEX MACHINES

À KINSHASA,
LE STAFF BENDA BILILI,
UN GROUPE DE MUSICIENS
HANDICAPÉS DES RUES,
FAIT RENAÎTRE LA MUSIQUE
CONGOLAISE DE
SES CENDRES

Texte Elisabeth Stoudmann
Photos Vincent Kenis

De la musique congolaise, on ne perçoit plus que quelques souvenirs. Mis à part le star Koffi Olonika et les récentes productions trash-modernes du label Crammed (Kotoko n°1, Kwesi All Stars), les bars des dingueurs donnent tous dans le rétro avec les rééditions de Franco et autres grands noms de l'âge d'or de la musique congolaise. Il fut un temps où le Congo était l'un des plus grands centres de production de musique africaine: 30 à 50 disques par semaine et étaient diffusés à travers toute l'Afrique. Là, la prospérité du pays a eu raison de l'industrie du disque comme du reste. Aujourd'hui, ce revirement par le bas a pour conséquence un engouement pour la musique religieuse des Évangélistes. Une musique souvent réinterprétée avec des effets de synthétiseurs imposés par les derniers producteurs locaux.





Mais la musique reçoit toujours de ses rendes, parfois de là où on s'y attend le moins. La politique autocratique menée par Mobutu pendant 30 ans a permis aux gens de la campagne de mieux garder leurs traditions. En ville, c'est aujourd'hui d'un groupe social peu ordinaire que ressortit une formation originale, si ethnique, si rouda, mais avec un style et des compositions bien à elle. Staff Banda Billi est un groupe de handicapés des rues. Il fait parler aujourd'hui sur le marché international son premier opus sous la houlette du producteur Vincent Kenis, le producteur de Congotronics, Kinsai Ali Dava et Kinoko n°1.

De la route à la rue. À Kinshasa, vivre dans la rue et être handicapé ne signifie pas que l'on soit EDF et clareté. Bien au contraire. « Mobutu a donné plusieurs avantages aux

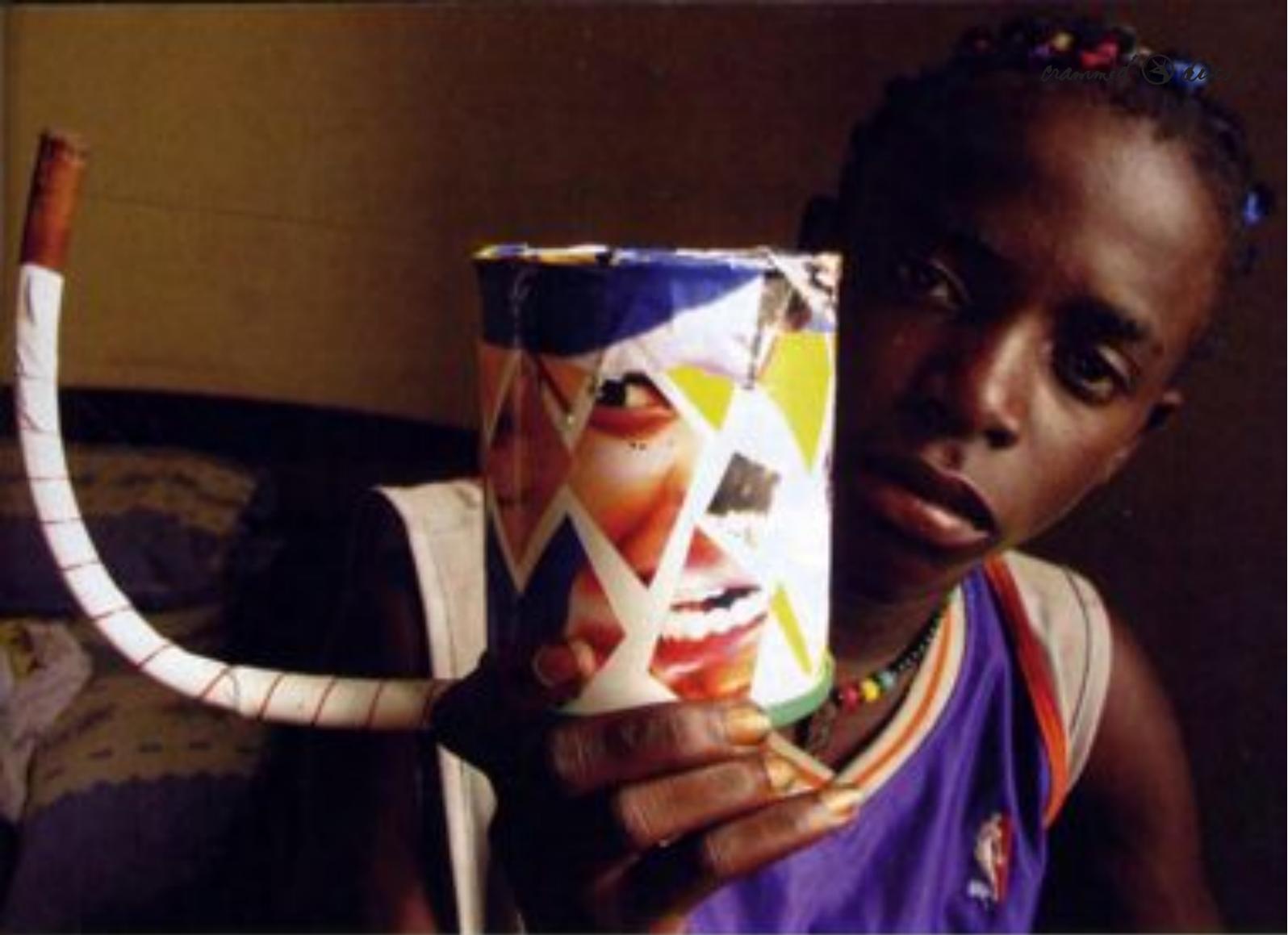
handicapés : ils allaient à l'école et étaient exemptés d'une taxe commerciale, explique poétiquement Vincent Kenis. Beaucoup d'entre eux ont donc recyclé leur choses roulantes pour pouvoir faire le transport de marchandises entre Kinshasa et Brazzaville de l'autre côté du fleuve. « C'est d'ailleurs sur le bateau du retour de Brazzaville que les premiers membres de la formation se sont rencontrés et ont commencé à jouer en faisant la manche.

« Les gens viennent nous raconter leurs histoires, leurs peurs, leurs combats pour s'en sortir, raconte le leader et fondateur du groupe Ricky. On peut dire que nous connaissons les réalités de notre pays mieux que les journalistes. Nous jouons en plein air devant les habitants des rues, et tous ceux qui n'ont pas d'ubei. Notre musique est pour eux comme un poème. » Bien depuis des années dans

le quartier de l'hôpital général à deux pas du quartier des ambassades, Staff Banda Billi se produit depuis plusieurs années sous les tentes du Centre Wallonie-Bruxelles et de la MONUC (Mission des Nations Unies en République Démocratique du Congo).

Très très fort... Regroupés en un syndicat puissant du nom de Plateforme, les handicapés ne sont pas seulement des journalistes, mais aussi les « protecteurs » des petits commerçants du centre-ville. Les aboyeurs indisciplinés des taxis travaillent pour eux. Staff Banda Billi en a recruté un, le très jeune joueur de santonque Roger Landa. Le santonque - mot qui signifie dans la mythologie populaire kinshois « géant à un seul œil » - est un instrument de son invention construit à partir d'une bulbe de lait en poudre, d'un fil électrique et d'un morceau de bois collé. « Pour faire une





« Pour faire une mélodie à partir de ça,
il faut vraiment avoir une oreille !

Vincent Kenis





melodie à partir de ça, il faut vraiment avoir une oreille ! » s'exclame Vincent Kenis, qui a amplifié cet instrument de fortune en plaçant un micro à l'intérieur de la boîte. Quant au livebox, il n'a pas de batterie à proprement parler, mais a glissé sur son trépied en plastique un bric-a-brac de tiges en acier...

L'enregistrement de leur premier album s'est fait sur l'ordinateur portable de Vincent Kenis, le soir, dans l'ancien Jardin Zoologique de Kinshasa, le QG du groupe. L'électricité a été branchée en douce sur le raccordement d'un bar défectueux. Les prises supplémentaires ont été faites par le soir dans une maison non loin de là. « Les Congolais savent bien quand quelqu'un d'extérieur leur propose quelque chose de complètement stupide et impossible à faire, rigole Vincent Kenis. » D'ailleurs n'est-ce pas pour autant bricolé. Il résonne immédiatement et durablement, moderne et roots à la fois. Sûrs d'eux, Les Stuff Benda Bili lui ont d'ailleurs donné pour titre *Très Très Fort*. Bien conscients que ce CD est la chance de leur vie, ils frappent d'emblée « très très fort » avec un improbable solo de sarronjas qui ré-

sonne entre guitares électriques et cordes venues d'un autre âge. Et lorsque les chanteurs entonnent leurs chants nostalgiques teintés de rumba, c'est comme une déflagration d'émotion qui se diffuse dans tout le corps.

Sur « Je T'aime », Stuff Benda Bili se brotte au funk. Le refrain est un clin d'œil explicite au « Sex Machine » de James Brown. « Nous l'avons vu jouer en live à Kinshasa, se souvient Théo, un des guitaristes. Pour nous tous, ça a été une révélation. L'énergie de James Brown était incroyable. Et puis le voir danser comme ça, on aurait dit qu'il glissait sur le sol. Au Stuff Benda Bili, nous sommes des « sex machines », des mecs très choufs. On a fait plein d'enfants ! »

Bien sûr sur film. Le groupe doit bientôt être l'objet d'un film réalisé par le tandem de photographes et réalisateurs français Samuel Baret et Florent de la Tallaye. Ces derniers s'activent depuis plusieurs années pour montrer que dans les ghettos de « Kin la Poubelle », comme le surnommait désormais ses mêmes les habitants de Kinshasa, l'énergie et la musique pulsent encore. On

leur doit déjà le DVD-CD *Le Drame de Jupiter*, qui présente le parcours de Jupiter, leader du groupe Okwena ainsi que, l'un après l'autre, Veronique Tsimba, porteur d'un groupe de femmes boxeuses, dans le courant de l'année, Baret et de la Tallaye devaient installer leur maison de production, la Belle Kinshasa, au cœur même de la capitale congolaise, afin d'en faire « une plateforme culturelle à part entière ».

Dans cette ville de 8 millions d'habitants où l'on estime à 40 000 le nombre d'habitants des raves, Stuff Benda Bili, chanteurs millionnaires en version congolaise, ont beaucoup de chose à nous apprendre. « Ces gens vivent d'une manière très dure. Ils ne se prennent pas pour des bonheurs et ont une santé mentale épouvantable. Leur musique tient debout toute seule », conclut Vincent Kenis.

À écouter Stuff Benda Bili, *Très Très Fort* (Cocoon)

À voir 1.6.7 | Balthus, Festival des Éternités

À lire www.espresso.com/stuffbendabili

NOUVEAU **world** sound

cramped 3 d



YURI BUENAVENTURA EN COLOMBIE
SON ENGAGEMENT AU QUOTIDIEN

JAMAÏQUE
QUAND LE DANCEHALL DÉRAPE

OXMO PUCCINO
RAPPEUR SANS OEILLÈRES

CHARLIE WINSTON
COOL FRÉNÉSIE

STAFF BENDA BILILI
LE GROOVE S'EMPARA DES RUES DE KINSHASA !

PORTRAITS
NEWS-CHRONIQUES
TOUTE L'ACTUALITÉ DE LA WORLD MUSIC



+ **PORTFOLIO**
CARNIVAL EN GUINÉE-BISSAU

RUMBA CONGOLAISE
UNE MUSIQUE AU RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE

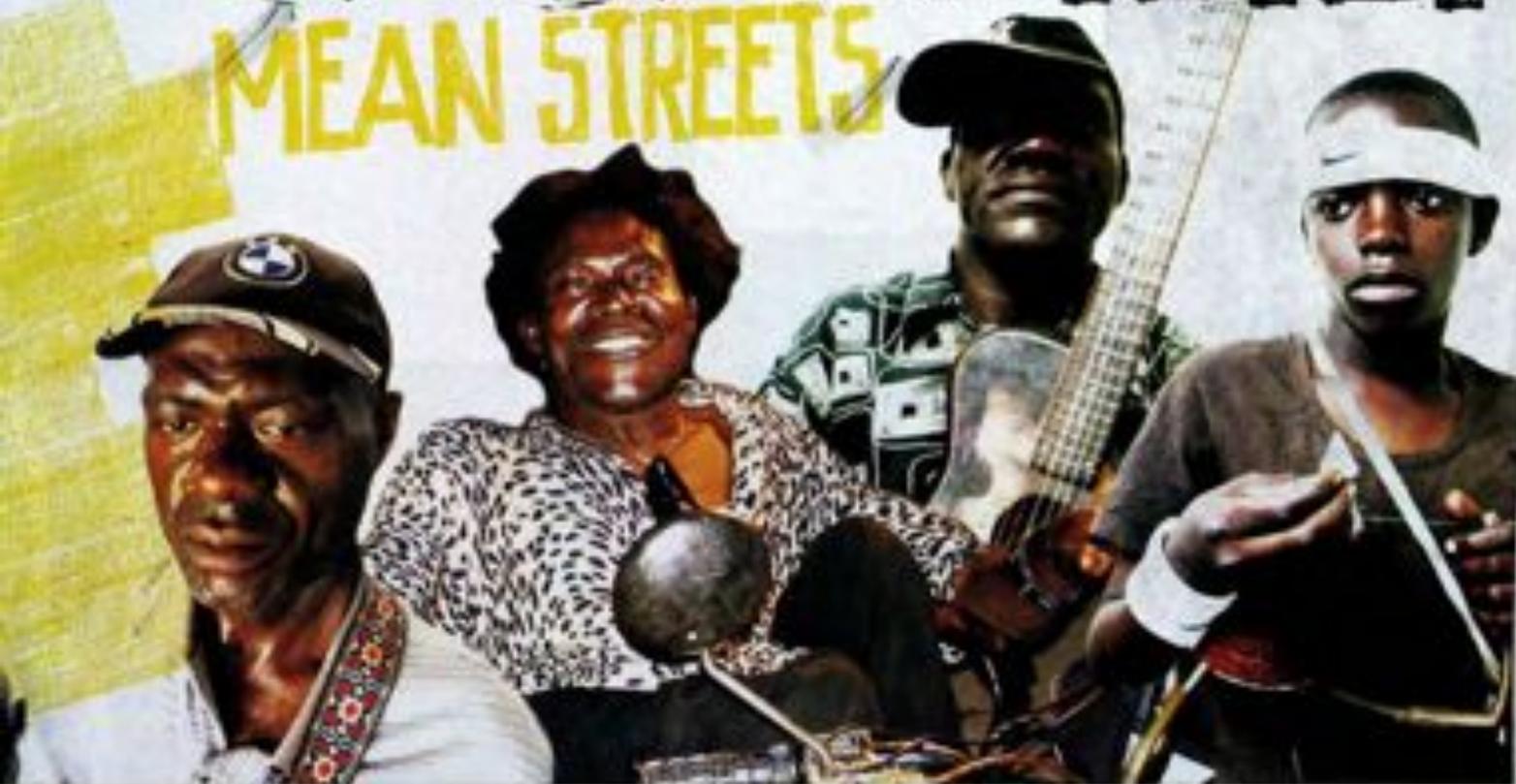
BLUE ROTE
70 ANS

+
NOVALIMA
SO KALMERY & BLICK BASS
RAPHAEL SAADI
SYL JOHNSON
PAULINE CROZ
CIRKUS
SANDRA NKAH
...

MARS-AVRIL 2009 WORLD SOUND 7
L 11532-3-F 5,95 € - PD

STAFF BENDA BILILI

MEAN STREETS



Staff Banda Bilili, ensemble d'élégance sonore en direct de Kinshasa. Préparez vos oreilles car le combo est bien parti pour brûler les scènes européennes dès l'été prochain. Rencontre avec l'homme clé du projet, le "metteur en son" Vincent Kenis. Texte Vincent Berthe - Photos DR

A l'origine, une corde trestalique incapable de dépasser un pouce de saut, une boîte de concert et un morceau de bois creusé. Un mirloune et un habile jeu de sorcier sur cet instrument de fortune font le reste. Le "amongo" en est. Roger, 17 ans autour d'hui, est un "abéga", le nom que l'on donne aux nombreux enfants des rues à Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo. Son invention, il l'a avec lui lorsqu'il y a près de trois ans maintenant, à l'accompagnement d'abord en carrière puis "officiellement", le groupe de paratibégaux qui joue régulièrement devant le centre Walidim-Brousses.

Eux, ce sont les Staff Banda Bilili, des tumbaleux de campagne, 4 à 6 musiciens de rue mais aussi respectivement vendeurs de chips ou d'alcool, mécaniciens, électriciens ou chapeliers, voire champions de bras de fer. Ils se recrutent Ricky, Coco et Theo, figures de la rue kinsoise, pechés sur des récifs coutumiers de bité et de bove et épris de goûter "toute maison" en contemplant ou d'une batterie patricien qui

se compose d'une chaise en plastique, de deux parapluies et d'un faisceau de ressort... Un band improbable au son saisissant et au groove déboulé qui vient - étonnant - de sortir un disque au nom loin d'être usurpé, "Tits très fers". Un OVNI musical que l'on doit au label belge, Crummed Discs, dédié à l'origine des sorties situées de Kasai All Stars et Kerosé N°1.

AU ZOO STUDIO

Confortablement installé dans une boutique parisienne, à deux pas de la Gare du Nord, Vincent Kenis, le directeur artistique du projet, raconte ainsi sa rencontre avec cette troupe "qui aime à différencier des groupes comme les Indala". Une soirée musicale qu'il doit à deux collègues français, Renaud Daret et Honoré de La Taille, eux-mêmes venus braver sur un fil à Kinshasa, "Jupiter's Dance". "Rien venait d'inspirer le groupe, mais ils ont été amenés à le mener ensemble afin de les enregistrer", explique-t-il modestement. Et pourtant...

Ses conditions de travail s'avèrent aussi insolées que les sonorités qu'il entend

bien capter sur place. Des sessions en plein air au cœur du jardin zoologique de la ville, à l'abandon depuis dix années, s'organisent ainsi dès octobre 2006. C'est ainsi - surtout ? - l'endroit même où le groupe avait pris l'habitude de répéter. Le tout à l'aide des câbles électriques branchés "à la première betterave", de micro distribués ici et là ainsi que d'un "inducteur à 1500 euros". Un "travail de quantification" que l'on devine minutieux et inventif. Anecdote qui force d'autant plus le respect à l'issue du rendu final...

"Physiquement un peu dur mais une expérience très amusante", résume-t-il dans un sourire. Des "bons jours" avant de se replier, contraints par la saison des pluies, au Centre Culturel français, puis dans une maison louée par Vincent - transformée en "club de musique" - où Ricky et consorts déambulent, exultés, la technique des "overblows".

OPEN SPACE

Une aventure de plus d'un an qui le résume, aujourd'hui, en onze titres... sans simplement indélébiles (au diable l'indispensable neutralité journalistique !). Bien belle expression d'un son qui pioche aussi bien dans le rythman & blues, le reggae, le disowep ou l'inséparable rumba kinsoise. "Sur conseil de leur répertoire", selon Vincent. Un attachement au genre

qui s'exprime au travers de leurs nombreux décalages rythmiques, enchaînant concomitamment sur contretemps...

"Et même lorsqu'ils interprètent un morceau comme "le rythme" qui fait une légère allusion au "San Machine" de James Brown, ce son "qui" y a un caractère qui est plus celui d'un soul américain.

Cette posture musicale "relativement sophistiquée", Vincent la juge aussi exceptionnelle dans un Congo en marée culturelle, depuis le milieu des 70's et la politique nationaliste, dite "Authenticité", période où l'ancien dictateur Mobutu intervenait longtemps sur les ondes nationales, en chansons évangéres résonnantes, de fait, timidement dans la culture populaire congolaise : "Il est pour certains de famille aisée, en contact régulier avec des experts mais ayant surtout reçu une solide éducation à l'école des humanités, les gens de Staff font preuve d'une maîtrise sur le monde bien plus importante que la moyenne, et leur est un vrai plaisir". Un caractère cosmopolite modeste, mais insuffisant s'il s'agit d'expliquer en quoi ces musiciens de rue débattent autant instrumentalement en main. "Leur répertoire est une chose, leur jeu une autre, et celui-ci est tout de même assez extraordinaire". Bien difficile, en effet, de le constater sur ce point...



STAFF BENDA

DE BROUSSE EN BRESSE

Sensation africaine de l'année, Staff Benda Bilili doit sa première tournée en France à l'invitation du festival Les Temps Chauds. Reportage avec le groupe au cours de sa résidence estivale dans la campagne bressane.

Texte Yannis Ruel • Photo Youri Lenquette

Responsable au sein d'un syndicat de parapégiques à Kinshasa, Ricky n'avait jusqu'ici jamais entendu parlé du Wisnes, la prestigieuse foire anglo-saxonne des musiques du monde qui a élu son groupe Staff Benda Bilili (SBB) "artistes de l'année 2009". Son bras droit Coco, champion de bras de fer des rues de la capitale congolaise, n'a pour sa part pas la moindre idée que son portrait sévise les couloirs du métro pour annoncer leur date parisienne de l'été.

À l'issue des cinq autres membres de l'improbable famille Benda Bilili ("Benda au-delà de l'apparence", en lingala) fraîchement débarqués en France, les deux chanteurs-guitaristes n'ont en revanche aucun scrupule à exprimer une préférence pour la convivialité du "petit" festival Les Temps Chauds, dans l'Ain, après le grand rasoir des Eurockéennes qui avait accueilli deux jours plus tôt leur première internationale.

Enfants de tous pays...

Leurs fauteuils roulants installés à l'ombre des peupliers, sur la pelouse d'un centre aéré de la campagne bressane, ils se posent pour l'heure aux questions d'une cinquantaine d'enfants assis en tailleur. "En-ee que Michael Jackson était comme dans votre pays ?", demandant un chéribin sous les encouragements d'une

animatrice. "Bien sûr !", répond Coco. "Mais il faut maintenant penser à la relève et je suis sûr que ça pourrait être l'un d'entre vous..."

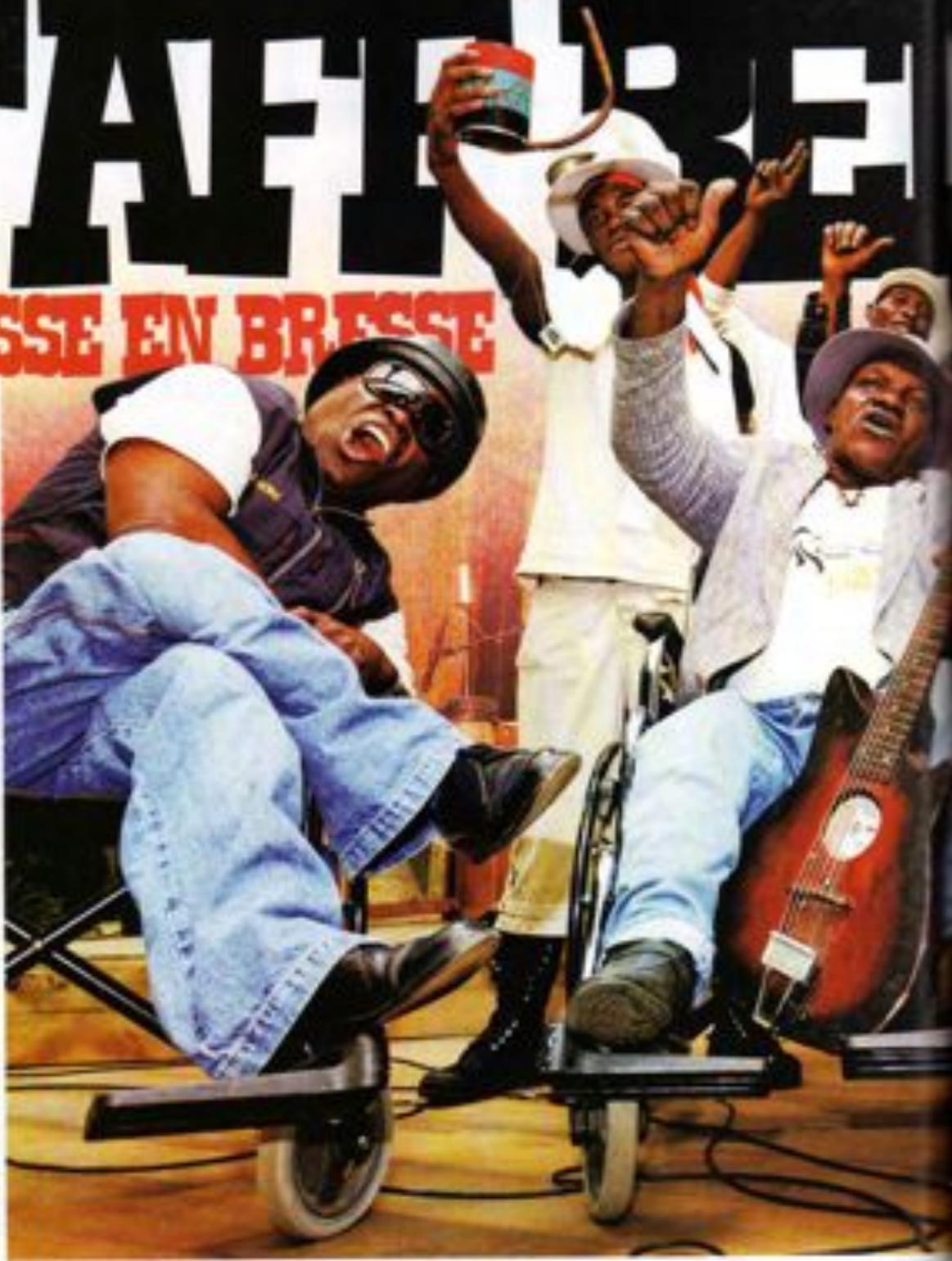
Ces exercices leur enlèvent rapidement tout, plus à la pratique. Accompagné d'une guitare raffinée et de deux bouts de bois en guise de percussions, SBB entonne son chant né sur les trottoirs défoncés d'une métropole africaine

céleste sous le nom de "Belle Kinshasa", aujourd'hui rebaptisée "Kin la postelle".

Du coin de l'œil, Ricky ordonne à son jeune protégé de 17 ans, Riggs, de s'emparer de son "sombokal", luth à une corde de son invention bicolle à partir d'une boîte de conserve et d'un arc en bois. Une mélodie envoiement et un solo virtuose suffisent à comprendre pourquoi l'instrument tire son nom de celui d'un

esprit populaire, mi-diable mi-cyclope, de la mythologie kinoise.

Sa démonstration faite, l'ex-alépi - ces enfants des rues qui font la vive réputation de Kinshasa - invite sa tendre assistance à partager quelques pas de danse. Une main, puis deux, trois, quatre, se lèvent et voici nos vieux bluesiens blancs comme trois pommes engagés dans un cha-cha-cha à l'africaine. Et le



DA BOUTI



groupe de conclure ce rituel champêtre sous les applaudissements, en faisant résonner son cri de guerre : "Staff... à, Bende Bi-à-à, très, très fort !".

Avant de rejoindre le lycée agricole de Boulogne-sur-Meuse qui les héberge, les musiciens partageront leur souper dans le joyeux boudoir du directeur du centre. Tous sauf Roger qui, foute de ris ou d'igraine au menu, préférera écouter ses

talents de barman en tapant le baraf avec un groupe de rock-reggae local composé d'adolescents de son âge.

Petards administratifs

Dernière révélation au registre des musiques africaines, SBS doit sa venue en France à l'initiative de Françoise Carado, "fédératrice de curiosités" à la tête des Temps Chauds, qui a imaginé cette réi-

lution, ainsi que l'entreprise de rénovation Tremplin, qui a ouvert un atelier "tricycles" afin que le groupe se présente sur scène avec les mêmes engins et le même dignité qu'ils ont pour se déplacer chez eux.

Quand on sait que Konono n°1 et Kauti All Stars, les deux autres groupes congolais du label Grammond, s'étaient vu prêts de soumission internationale l'an dernier pour des problèmes de visas, on imagine bien que la partie n'était pas jouée d'avance. La motivation des Temps Chauds et de Michel Weiss, le tournant du Staff, sans pour autant talon du regard français en matière de facilités pour les personnes handicapées, et de sa politique d'immigration pour le moins criquée à l'égard des artistes africains.

Siècle sa venue confirmée et alors que le bus se casse de s'amplifier autour d'un groupe caracolant en tête des chars européens de world music, le mega festival rock de Belfort et une salle parisienne profane de l'abbaye, écarte aux Temps Chauds le caractère initialement exclusif de cette programmation. Qu'à cela ne tienne, puisque l'hospitalité et la chaleur étaient bien au rendez-vous.

De tric et de broc

Le jour J, les appareils mécaniques de l'équipe Tremplin renversés au Staff leurs tricycles arrivés en extrême avant le début du concert. En apparence identiques aux bolides que la troupe utilise à Kinshasa, ces engins d'art sont pourvus de quelques réglages supplémentaires avant d'être remis à la scène. Un casse de dernière minute qui n'empêchera pas SBS d'envoyer le feu électrique de sa rumba tradi-insolente dans une ambiance de plus en plus nerveuse. Deux guitares, une basse, un orgue et batterie customisée. Une orchestration minimaliste de broc et de tric sur laquelle plèneront les harmonies vocales des cinq chanteurs principaux : Rikley, Cass, Théo, Djarana et Kaloué. Un concert effréné, qui rappelle à n'y pas manquer le très jamaïcain Israel Vibration, les deux victimes de la polio, qui n'ont jamais été sifflés par le public. L'histoire de SBS : "Mes frères, le Staff ne m'a jamais jamais / Je pense me faire pour que le Staff aille de l'avant..."

deux de trois jours auprès de différents structures sociales de la région, en amont à un concert à ciel ouvert au Musée de la Basse. Tels le sort du disque et du spectacle à Kinshasa publié par Le Monde 2, j'ai commencé à réfléchir à la manière dont on pouvait faire venir ce groupe pas comme les autres", explique-t-elle. "J'ai contacté l'Association des Paralysés de France pour obtenir un atelier légi-

JEUNE AFRIQUE

Crammed Discs

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL INDÉPENDANT • 49^e ANNÉE • N° 2515 • du 22 au 28 mars 2009



Très très... surprenant

Si l'on doit apporter la preuve du génie musical africain, Staff Benda Bilili apparaît comme une évidence. Ce groupe congolais de quatre guitaristes paraplégiques rejoints par des jeunes des faubourgs de Kinshasa est ce qui nous a été donné de plus original à entendre ces dernières années.

La singularité de cette formation kinoise ne réside pas dans le handicap de ses musiciens atteints de poliomyélite et qui signent un premier album au titre évocateur : *Très Très Fort*. Il tient avant tout à leur feeling et à l'originalité stupéfiante de certains instruments. Car les guitares à six cordes – rien de plus normal – sont appuyées par des instruments de fortune comme cette guitare à une corde baptisée le « satongué », qu'un de ces jeunes âgé de 17 ans a dessiné et fabriqué de ses mains.

Tendue par un arc à la manière du berimbau brésilien et relié à une boîte de conserve, cette corde est amplifiée électriquement. Sur les onze morceaux, chacune de ses interventions est une prouesse technique. « Ce jeune est entré dans le groupe à l'âge de 12 ans, explique David Beaugier, de Crammed Discs. Il a été formé durant cinq ans pour être en place rythmiquement. » Parce qu'elles ne sont pas toujours justes, ces notes

apportent précisément la connotation bluesy perceptible sur tout l'album.

Cheveux ébouriffés, vêtus de guenilles et de tongs, assis sur des nattes ou juchés sur leurs tricycles customisés, les membres de Staff Benda Bilili passent leurs journées à répéter non loin du zoo de Kinshasa. C'est là, en plein air, que *Très Très Fort* a été enregistré par Vincent Kenis, également producteur de Konono n° 1 et du Kasai Allstars, de manière à coller au plus près de l'identité musicale de ce groupe atypique.

Entre rumba, influences brésiliennes, reggae et un clin d'œil au célèbre « Sex Machine » de James Brown développé sur le morceau « Je t'aime », ce disque est une divine surprise. « Allons voter », une de leur chanson diffusée par Radio Okapi, a fait le tour du pays en 2006, lors des premières élections libres de la République démocratique du Congo, pour inciter les habitants de ce « pays-continent » à se rendre aux urnes.

Cet album devrait légitimement apporter à Staff Benda Bilili la reconnaissance internationale qu'il mérite. Le public français pourra les entendre au festival des Eurockéennes, à Belfort du 3 au 5 juillet puis, par la suite, à Paris. ■



Très Très Fort, de Staff Benda Bilili (Crammed Discs).

FRÉDÉRIC LEJEAL

WORLD

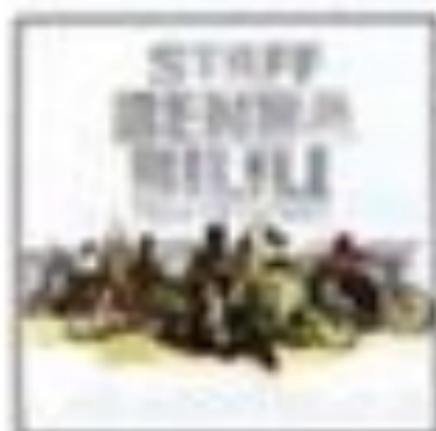
Staff Benda Bilili

TRÈS TRÈS FORT

La Bellekinoise-Crammed

www.myspace.com/staffbendabilili

Trois ans que les amateurs avertis en frémissaient. Il était temps de monter le son : très très haut



C'est aux auteurs du génial *Jupiter's Dance*, apnée filmique dans l'underground congolais, que

l'on doit la découverte de cet orchestre improbable, surgi des entrailles de Kinshasa. Staff Benda Bilili, une bande de paraplégiques qui slaloment depuis des lustres entre les musiques du creuset diasporique, avec à leur tête deux fringants quinquagénaires : Ricky, chanteur suave et fondateur du groupe, et Coco, impérial guitariste et principal compositeur. À l'image de leurs engins customisés sur lesquels ils marronnent à fleur de bitume, leur bande-son est une espèce de trafic sonore, un truc bricolé à partir de la séminale rumba, rehaussée de pièces rapportées. Résultat : une machine à la mécanique bien huilée qui carbure sur tous les temps. Emblématique, le tubesque « Sala Mosala » où le petit Roger, un gamin découvert lors des randonnées avec Jupiter, imprime la cadence avec son bouzin : le satonge, un luth « électrifié » à une corde qu'il s'est lui-même fabriqué à partir d'une boîte de conserve. Et ça, ça groove comme rarement.

JACQUES DIEZIS



STAFF BENDA BILILI

« Très très fort »

(Crammed Disc)

Très très bleu. C'est la nouvelle trouvaille du label belge. Après les likembés de Konono n°1, Crammed prend la roue d'un autre groupe de Kinshasa : quatre musiciens vagabonds atteints de la polio. Ces guitaristes et chanteurs vétérans accompagnent un petit génie de 17 ans, qui a pour seul instrument une corde tendue sur une cannette, qu'il fait retentir comme un violon de rue. Les SBB composent de (très) bonnes chansons, comme la splendide *Sala keba*, un peu funk (la reprise déglinguée de *Sex machine*), un peu reggae (*Sala mosala*), un peu rumba (*Tonkara*), puis laissent leur extraordinaire soliste apporter le supplément d'âme nécessaire, dans une ambiance rappelant celle d'un fameux super groupe cubain. On leur souhaite la même réussite.

Smadi 8



STAFF BENDA BILILI

"TRÈS TRÈS FORT"

(Drammed/Wagani)

Musique de « rude boys », les chansons du Staff Benda Bilili disent le quotidien d'une ville coupée en deux par le fleuve, racontent la vie des gens de peu de Kinshasa. Cette formation composée de huit musiciens et chanteurs dont la moitié est paraplégique, croise plusieurs générations. Ricky, le leader et fondateur a 55ans, et Roger, le plus jeune n'a pas encore 18 ans. Ce dernier est un « santongehero », un virtuose de cette étrange guitare à une corde qu'il s'est lui-même bricolée. Musiciens vivant dans la rue et répétant dans le jardin zoologique (c'est là d'ailleurs que Vincent Kenis, un producteur fêru de musiques kinoises les a enregistrés), ils réinventent la rumba au ras du bitume, sans amertume, mais avec justesse et exaltation.

SG

L'OPTIMUM

AFRO-POP

9/10



STAFF BENDA BILILI TRÈS TRÈS FORT

Véritable Ovni, ce premier album d'un collectif de musiciens invalides des rues de Kinshasa est sans aucun doute l'une des meilleures surprises de l'année 2009. Pleines d'âme, d'énergie et de générosité, ces onze chansons affirment haut et fort un quotidien souvent désemparé que le Staff contourne avec une insolente vigueur. Enregistré en une seule session dans le zoo de la ville, cet album dégage une puissance magnétique, mélange redoutable de rumba, de pop, de reggae et de funk. Il s'agit avant tout d'une musique vive, sortie de nulle part mais partie pour aller très haut.

(Crammed Discs)

THE AFRICA REPORT

www.theafricareport.com

AN INSIGHT INTO AFRICA, AN OUTLOOK ON THE FUTURE

BIMONTHLY • N° 17 • JUNE-JULY 2009



Très très fort

Staff Benda Bilili Crammed Discs

THERE IS MORE to Staff Benda Bilili than meets the ear. The group of disabled Congolese musicians caught the attention of the Parisian film-makers of *La Belle Kinoise*, who have been documenting the band's story since 2006. *Très très fort* was recorded in the grounds of the zoo in Kinshasa and a sitting room full of empty beer bottles. The four singers and guitarists are backed by an acoustic rhythm section pummelling out infectious beats on handmade instruments. A vibrant mix of reggae, funk, Latin beats and laid-back grooves, with solos played on a one-string electric lute, or *satongue*. ● CLEMENTINE LOGAN